

Kyloušek, Petr

Prose

In: Kyloušek, Petr. *Renaissance et baroque : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 53-96

ISBN 978-80-210-6450-8; ISBN 978-80-210-6453-9 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/128713>

Access Date: 21. 03. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Prose

Moins dotée de modèles référentiels de l'antiquité et de la Renaissance italienne (prose historique, prose rhétorique; nouvelle, roman de chevalerie), mais aussi plus libre dans ses démarches, la prose ouvre un champ exploratoire plus vaste que la poésie. Il n'est guère exagéré d'affirmer que chacun des grands prosateurs de la Renaissance s'avère le constructeur de son propre genre – roman, nouvelle, essai.

Hélisenne de Crenne (Marguerite de Briet, mariée de Crenne, vers 1510 – vers 1560)

Hélisenne, nom de la mère d'Amadis (*Amadis de Gaule*, roman de chevalerie), a servi de pseudonyme à Marguerite de Briet (de Crenne), humaniste cultivée, traductrice de l'*Énéide*.

Les Angoisses douloureuses qui procèdent d'amours (1538)

Les tourments d'amours sont ceux de la narratrice, femme mariée qui tombe amoureuse du jeune Guénélic. Son mari l'enferme dans une tour d'où Hélisenne envoie une lettre à son amant afin qu'il la délivre. Guénélic parcourt l'Europe à la recherche de la prison de la femme aimée. La perspective narrative privilégiant le point de vue de la femme est une nouveauté. L'analyse psychologique annonce celle des romans précieux et celle de Mme de La Fayette dans *La Princesse de Clèves*.

Ainsi que je lui disais telles ou semblables paroles, quelquefois il interrompit mon propos, et disait qu'il était en merveilleuse crainte de mon mari. à quoi je lui fis réponse, et lui dis : « Je vous prie de vous désister de telle peur que je vous certifie être sans occasion, car il n'a doute ni suspicion de moi. Et si je pensais que sa pensée fût occupée à telles fantaisies, je suis celle qui ne pourrait espérer de vivre, par ce que je suis certaine, et le sais par longue expérience, qu'il m'aime plus que jamais homme aime femme. Par quoi vous devez croire que j'aurais bien cause de me contrister, car qui ardemment sait aimer, cruellement sait haïr. Je m'émerveille grandement dont vous procédez une telle crainte : vous êtes contraire à tous autres amoureux, lesquels par artificielle subtilité trouvent moyen d'avoir familiarité au mari de leur amie, connaissant que par cela ils peuvent avoir souvent sûre occasion de parler et deviser à elles privéement et en public. »

Après que j'eus dit telles paroles sans différer, il me fit telles réponses et dit ainsi : « Madame, je suis certain et je vois manifestement que monsieur votre mari est atteint d'une grande et passionnée fâcherie pour avoir suspicion de la chose où je prétends. »

Ainsi comme il disait ces paroles, il aperçut mon mari et me le montra, ce dont je fus si perturbée, que je ne savais quelle contenance tenir. Et lors tout ainsi

que les ondes de la mer agitées d'un vent, je recommençai à mouvoir et à trembler de toutes parts, et fus long temps sans parler, jusques à ce que la crainte de perdre mon ami vînt en ma mémoire, qui me fit oublier toutes autres choses, et eut cette puissance de révoquer les forces en mon cœur angoisseux et débile qui toutes dehors étaient dispersées. Et en le regardant, je connaissais que de semblable passion il était atteint, et pour le rassurer lui disais qu'il ne se souciât de rien, et qu'il n'y avait danger ni péril pour n'être chose étrange de parler et deviser, lui affirmant que j'étais certaine qu'il ne se voudrait enquérir des propos que nous avons eus ensemble, par ce qu'il m'estimait être chaste et pudique, non seulement aux effets, mais en paroles et en devis. Mais combien que je lui sus dire et affirmer, je ne le pus persuader de le croire. Et en sa tendre et jeune vertu n'eut tant de vigueur, qu'il pût prononcer aucuns mots ; mais en jetant soupirs en grande affluence se départit, et je demurai merveilleusement irritée, craignant que par pusillanimité mon ami n'imposât fin à sa poursuite.

Cette pensée m'était si très grièue, que j'étais immémorative de la peine que je pourrais souffrir à l'occasion que mon mari m'avait aperçue, lequel s'était parti, ne pouvant souffrir l'impétueuse rage qui le détenait. Et ce voyant, une de mes damoiselles m'en avertit. Par quoi je compris que de grand travail il était oppressé, dont pour la souvenance ma douleur commença à augmenter en sorte qu'en moindre crainte ne me départis pour retourner à la maison, pensant souffrir comme la fille du Roi Priam, quand de son corps sur le sépulcre d'Achille fut fait sacrifice.

Marguerite de Navarre (1492–1549)

Sa carrière semble déterminée dès sa naissance: fille de Louise de Savoie et de Charles d'Orléans, comte d'Angoulême et cousin du roi Louis XII, elle est aussi la petite-nièce du poète Charles d'Orléans. Elle reçoit une excellente éducation, apprend le latin, l'italien, l'espagnol. Dandolo, ambassadeur de Venise en France, déclarera Marguerite « *la più savia, non dico delle donne di Francia, ma forse anco degli uomini* » (1542). En 1527, on la remarie à Henri d'Albret, roi de Navarre, dont elle aura une fille – Jeanne d'Albret, la mère du futur Henri IV. Autour de la reine de Navarre et de sa cour de Nérac se réunissent d'importantes personnalités de la vie littéraire et intellectuelle. Elle rencontre Lefèvre d'Étaples, correspond avec Guillaume Briçonnet, lit Luther, protège le jeune Calvin, Étienne Dolet, Bonaventure des Périers, Mellin de Saint-Gelais, Peletier du Mans, Marot.

Heptaméron (1559, posthume)

Le début de la rédaction des nouvelles date de 1540. Le projet initial – imitation de Boccace et de ses 10 nouvelles racontées pendant 10 jours par 10 personnages – restera inachevé: le livre s'arrête

à la 7^e journée. L'influence italienne (Boccace; *Novellino*; *Trecento novelle* de Franco Sacchetti) n'est pas toujours déterminante, souvent elle se combine avec la tradition française, notamment là où la thématique féminine domine.

(...) Puis que je suis en mon rang, dit Oisille, je vous en raconterai une bonne, pour ce qu'elle est advenue de mon temps et que celui même qui l'a vue me l'a contée. Je suis sûre que vous n'ignorez point que la fin de tous nos malheurs est la mort, mais mettant la fin à notre malheur, elle se peut nommer notre félicité et sûr repos. Le malheur donc de l'homme, c'est désirer la mort et ne la pouvoir avoir ; par quoi la plus grande punition que l'on puisse donner à un malfaiteur n'est pas la mort, mais c'est de donner un tourment continuel si grand, qu'il la fait désirer, et si petit, qu'il ne la peut avancer, ainsi qu'un mari bailla à sa femme, comme vous orrez.

TRENTE-DEUXIÈME NOUVELLE

Le Roi Charles, huitième de ce nom, envoya en Allemagne un gentilhomme nommé Bernage, sieur de Sivray, près d'Amboise, lequel pour faire bonne diligence n'épargnait jour ni nuit pour avancer son chemin, en sorte que, un soir, bien tard, arriva en un château d'un gentilhomme, où il demanda logis : ce qu'à grand peine put avoir. Toutefois, quand le gentilhomme entendit qu'il était serviteur d'un tel Roi, s'en alla au devant de lui, et le pria de ne se mal contenter de la rudesse de ses gens, car à cause de quelques parents de sa femme qui lui voulaient mal, il était contraint tenir ainsi la maison fermée. Aussi, ledit Bernage lui dit l'occasion de sa légation : en quoi le gentilhomme s'offrit de faire tout service à lui possible au Roi son maître, et le mena dedans sa maison, où il le logea et festoya honorablement.

Il était heure de souper ; le gentilhomme le mena en une belle salle tendue de belle tapisserie. Et, ainsi que la viande fut apportée sur la table, vit sortir de derrière la tapisserie une femme, la plus belle qu'il était possible de regarder, mais elle avait sa tête toute tondue, le demeurant du corps habillé de noir à l'allemande. Après que ledit seigneur eut lavé avec le seigneur de Bernage, l'on porta l'eau à cette dame, qui lava et s'alla seoir au bout de la table, sans parler à nullui, ninul à elle. Le seigneur de Bernage la regarda bien fort, et lui sembla une des plus belles dames qu'il avait jamais vues, sinon qu'elle avait le visage bien pâle et la contenance bien triste. Après qu'elle eut mangé un peu, elle demande à boire, ce que lui apporta un serviteur de céans dedans, un émerveillable vaisseau, car c'était la tête d'un mort, dont les yeux étaient bouchés d'argent : et ainsi but deux ou trois fois. La demoiselle, après qu'elle eut soupé et fait laver les mains, fit une révérence au seigneur de la maison et s'en retourna derrière la tapisserie, sans

parler à personne. Bernage fut tant ébahi de voir chose si étrange, qu'il en devint tout triste et pensif. Le gentilhomme, qui s'en aperçut, lui dit :

Je vois bien que vous vous étonnez de ce que vous avez vu en cette table ; mais, vu l'honnêteté que je trouve en vous, je ne vous veux celer que c'est, afin que vous ne pensiez qu'il y ait en moi telle cruauté sans grande occasion. Cette dame que vous avez vue est ma femme, laquelle j'ai plus aimée que jamais homme pourrait aimer femme, tant que, pour l'épouser, j'oubliai toute crainte, en sorte que je l'amenai ici dedans malgré ses parents. Elle aussi me montrait tant de signes d'amour, que j'eusse hasardé dix mille vies pour la mettre céans à son aise et à la mienne; où nous avons vécu un temps à tel repos et contentement, que je me tenais le plus heureux gentilhomme de la chrétienté.

Mais, en un voyage que je fis, où mon honneur me contraignit d'aller, elle oublia tant son honneur, sa conscience et l'amour qu'elle avait en moi, qu'elle fut amoureuse d'un jeune gentilhomme que j'avais nourri céans : dont, à mon retour, je me cuidai apercevoir. Si est-ce que l'amour que je lui portais était si grand, que je ne pouvais défier d'elle jusques à la fin que l'expérience me creva les œils, et vis ce que je craignais plus que la mort. Par quoi, l'amour que je lui portais fut convertie en fureur et désespoir, en telle sorte que je la guettais de si près, qu'un jour, feignant aller dehors, me cachai en la chambre où maintenant elle demeure, où, bientôt après mon partement, elle se retira et y fit venir ce jeune gentilhomme, lequel je vis entrer avec la privauté qui n'appartenait qu'à moi avoir à elle. Mais, quand je vis qu'il voulait monter sur le lit auprès d'elle, je saillis dehors et le pris entre ses bras, où je le tuai.

Et, pour ce que le crime de ma femme me sembla si grand qu'une telle mort n'était suffisante pour la punir, je lui ordonnai une peine que je pense qu'elle a plus désagréable que la mort : c'est de l'enfermer en ladite chambre où elle se retirait pour prendre ses plus grandes délices et en la compagnie de celui qu'elle aimait trop mieux que moi ; auquel lieu je lui ai mis dans un armoire tous les os de son ami, tendus comme chose précieuse en un cabinet. Et, afin qu'elle n'en oublie la mémoire, en buvant et mangeant, lui fais servir à table, au lieu de coupe, la tête de ce méchant : et là, tout devant moi, afin qu'elle voie vivant celui qu'elle a fait son mortel ennemi par sa faute, et mort pour l'amour d'elle celui duquel elle avait préféré l'amitié à la mienne. Et ainsi elle voit à dîner et à souper les deux choses qui plus lui doivent déplaire : l'ennemi vivant et l'ami mort, et tout, par son péché. Au demeurant, je la traite comme moi-même, sinon qu'elle va tondue, car l'arraïement des cheveux n'appartient à l'adultère, ni le voile à l'impudique. Par quoi s'en va rasée, montrant qu'elle

a perdu l'honneur de la virginité et pudicité. S'il vous plaît de prendre la peine de la voir, je vous y mènerai. »

Ce que fit volontiers Bernage : lesquels descendirent à bas et trouvèrent qu'elle était en une très belle chambre, assise toute seule devant un feu. Le gentilhomme tira un rideau qui était devant une grande armoire, où il vit pendus tous les os d'un homme mort. Bernage avait grande envie de parler à la dame, mais, de peur du mari, il n'osa. Le gentilhomme, qui s'en aperçut, lui dit : « S'il vous plaît lui dire quelque chose, vous verrez quelle grâce et parole elle a. » Bernage lui dit à l'heure : « Madame, votre patience est égale au tourment. Je vous tiens la plus malheureuse femme du monde. » La dame, ayant la larme à l'œil, avec une grâce tant humble qu'il n'était possible de plus, lui dit : « Monsieur, je confesse ma faute être si grande, que tous les maux que le seigneur de céans (lequel je ne suis digne de nommer mon mari) me saurait faire ne me sont rien au prix du regret que j'ai de l'avoir offensé. » En disant cela, se prit fort à pleurer. Le gentilhomme tira Bernage par le bras et l'emmena.

Le lendemain matin, s'en partit pour aller faire la charge que le Roi lui avait donnée. Toutefois, disant adieu au gentilhomme, ne se put tenir de lui dire : « Monsieur, l'amour que je vous porte et l'honneur et privauté que vous m'avez faite en votre maison, me contraignent à vous dire qu'il me semble, vu la grande repentance de votre pauvre femme, que vous lui devez user de miséricorde ; et aussi, vous êtes jeune, et n'avez nuls enfants ; et serait grand dommage de perdre une si belle maison que la vôtre, et que ceux qui ne vous aiment peut-être point en fussent héritiers. »

Le gentilhomme, qui avait délibéré de ne parler jamais à sa femme, pensa longuement aux propos que lui tint le seigneur de Bernage ; et enfin connut qu'il disait vérité, et lui promit que, si elle persévérait en cette humilité, il en aurait quelquefois pitié. Ainsi s'en alla Bernage faire sa charge. Et quand il fut retourné devant le Roi son maître, lui fit tout au long le conte que le prince trouva tel comme il disait ; et, en autres choses, ayant parlé de la beauté de la dame, envoya son peintre, nommé Jehan de Paris, pour lui rapporter cette dame au vif. Ce qu'il fit après le consentement de son mari, lequel, après longue pénitence, pour le désir qu'il avait d'avoir enfants et pour la pitié qu'il eut de sa femme, qui en si grande humilité recevait cette pénitence, il la reprit avec soi, et en eut depuis beaucoup de beaux enfants.

Mes dames, si toutes celles à qui pareil cas est advenu buvaient en tels vaisseaux, j'aurais grand peur que beaucoup de coupes dorées seraient converties en têtes de mort. Dieu nous en veuille garder, car si sa bonté ne nous retient, il

n'y a aucun d'entre nous qui ne puisse faire pis ; mais, ayant confiance en lui, il gardera celles qui confessent ne se pouvoir par elles-mêmes garder ; et celles qui se confient en leurs forces sont en grand danger d'être tentées jusques à confesser leur infirmité. Et en est vu plusieurs qui ont trébuché en tel cas, dont l'honneur sauvait celles que l'on estimait les moins vertueuses ; et dit le vieil proverbe : *Ce que Dieu garde est bien gardé.*

- Je trouve, dit Parlamente, cette punition autant raisonnable qu'il est possible ; car tout ainsi que l'offense est pire que la mort, aussi est la punition pire que la mort.

Dit Ennasuite : « Je ne suis pas de votre opinion, car j'aimerais mieux toute ma vie voir les os de tous mes serviteurs en mon cabinet, que de mourir pour eux, vu qu'il n'y a méfait qui ne se puisse amender ; mais, après la mort, n'y a point d'amendement. »

- Comment sauriez-vous amender la honte ? dit Longarine, car vous savez que, quelque chose que puisse faire une femme après un tel méfait, ne saurait réparer son honneur.

- Je vous prie, dit Ennasuite, dites-moi si la Madeleine n'a pas plus d'honneur entre les hommes maintenant, que sa sœur qui était vierge ?

- Je vous confesse, dit Longarine, qu'elle est louée entre nous de la grande amour qu'elle a portée à Jésus-Christ, et de sa grande pénitence : mais si lui demeure le nom de *Pécheresse*.

- Je ne me soucie, dit Ennasuite, quel nom les hommes me donnent, mais que Dieu me pardonne et mon mari aussi. Il n'y a rien pourquoi je voulsisse mourir.

- Si cette damoiselle aimait son mari comme elle devait, dit Dagoucin, je m'ébahis comme elle ne mourait de deuil, en regardant les os de celui à qui, par son péché, elle avait donné la mort.

- Cependant, Dagoucin, dit Simontault, êtes-vous encore à savoir que les femmes n'ont amour ni regret ?

- Je suis encore à le savoir, dit Dagoucin, car je n'ai jamais osé tenter leur amour, de peur d'en trouver moins que j'en désire.

- Vous vivez donc de foi et d'espérance, dit Nomerfide, comme le pluvier du vent ? Vous êtes bien aisé à nourrir !

- Je me contente, dit-il, de l'amour que je sens en moi et de l'espoir qu'il y a au cœur des dames, mais si je le savais, comme je l'espère, j'aurais si extrême contentement que je ne le saurais porter sans mourir.

- Gardez-vous bien de la peste, dit Geburon, car de cette maladie-là, je vous en assure. Mais je voudrais savoir à qui madame Oisille donnera sa voix.

- Je la donne, dit-elle, à Simontault, lequel je sais bien qu'il n'épargnera personne.

Autant vaut, dit-il, que vous mettiez à sus que je suis un peu médisant ? Si ne lairrai-je à vous montrer que ceux que l'on disait médisants ont dit vérité. Je crois, mes dames, que vous n'êtes pas si sottes que de croire en toutes les Nouvelles que l'on vous vient conter, quelque apparence qu'elles puissent avoir de sainteté, si la preuve n'y est si grande qu'elle ne puisse être remise en doute. »

Bonaventure des Périers (1510–1544)

Sa vie est assez mal connue: on sait qu'il est né en Bourgogne et qu'il a reçu une formation humaniste qui le range parmi les amis d'Étienne Dolet et les protégés de Marguerite de Navarre (fonction officielle: valet de chambre de la reine). Il collabore à la traduction de la *Bible* par Olivétan (1535), compose des vers et des récits. Henri Estienne prête à l'auteur une mort stoïque – suicide à l'épée.

Nouvelles Récréations et Joyeux Devis (1558, posthume)

Le recueil rassemble 90 nouvelles qui empruntent à la tradition populaire des différentes provinces, aux fabliaux, ainsi qu'aux auteurs italiens en vogue: Boccace, Pogge (Poggio Bracciolini, *Liber facetiarum*), Franco Sacchetti (*Trecento novelle*). Le style de Bonaventure des Périers est plus proche de l'oralité que celui de Marguerite de Navarre.

Nouvelle XLI

Du gentilhomme qui criait la nuit après ses oiseaux, et du charretier qui fouettait ses chevaux.

Il y a une manière de gens qui ont des humeurs colériques ou mélancoliques, ou flegmatiques (il faut bien que ce soit l'une de ces trois, car l'humeur sanguine est toujours bonne, ce dit-on), dont la fumée monte au cerveau, qui les rend fantastiques, lunatiques, erratiques, fanatiques, schismatiques, et tous les atiques qu'on saurait dire, auxquels on ne trouve remède, pour pourgation qu'on leur puisse donner. Pource, ayant désir de secourir ces pauvres gens, et de faire plaisir à leurs femmes, parents, amis, bienfaiteurs, et tous ceux et celles qu'il appartient, j'enseignerai ici par un bref exemple advenu, comment ils feront quand ils auront quelqu'un ainsi mal traité, principalement des rêveries nocturnes : car c'est un grand inconvénient de ne reposer ni jour ni nuit.

Il y avait un gentilhomme au pays de Provence, homme de bon âge et assez riche et de récréation, entre autres il aimait fort la chasse, et y prenait si grand plaisir le jour, que la nuit il se levait en dormant ; il se prenait à crier ni plus ni

moins que le jour, dont il était fort déplaisant, et ses amis aussi : car il ne laissait reposer personne qui fût en la maison où il couchait, et réveillait souvent ses voisins, tant il criait haut et longtemps après ses oiseaux. Autrement il était de bonne sorte et était fort connu, tant à cause de sa gentillesse que pour cette imperfection qu'il avait ainsi fâcheuse, pour laquelle tout le monde l'appelait l'oiseleur.

Un jour, en suivant ses oiseaux, il se trouva en un lieu écarté où la nuit le surprit, qu'il ne savait où se retirer, fors qu'il vint arriver tout tard en une maison de montagnes, qui était bien sur le grand chemin toute seule, là où l'hôte logeait quelquefois les gens de pied qui étaient en la nuit, parce qu'il n'y avait point d'autre logis qui fût près. Quand il arriva, l'hôte était couché ; lequel il fit lever, lui priant de lui donner le couvert pour cette nuit, pource qu'il faisait froid et mauvais temps. L'hôte le laisse entrer, et met son cheval à l'étable aux vaches, et lui montre un lit au rez-de-chaussée, car il n'y avait point de chambre haute.

Or il y avait là-dedans un charretier voiturier, qui venait de la foire de Pèzenas, lequel était couché en un autre lit tout auprès ; lequel s'éveilla à la venue de ce gentilhomme, dont il lui fâcha fort, car il était las, et n'y avait guère qu'il commençait à dormir ; et puis telles gens de leur nature ne sont gracieux que bien à point. Au réveil ainsi soudain, il dit à ce gentilhomme : « Qui diable vous amène si tard ? » Ce gentilhomme, étant seul et en lieu inconnu, parlait le plus doucement qu'il pouvait : « Mon ami, dit-il, je me suis ici traîné en suivant un de mes oiseaux ; endurez que je demeure ici à couvert, attendant qu'il soit jour. » Ce charretier s'éveilla un peu mieux, et en retardant le gentilhomme, vint à le reconnaître : car il l'avait assez vu de fois à Aix-en-Provence, et avait souvent ouï dire quel coucheur c'était. Le gentilhomme ne le connaissait point ; mais en se déshabillant lui dit : « Mon ami, je vous prie, ne vous fâchez point de moi pour une nuit ; j'ai une coutume de crier la nuit après mes oiseaux, car j'aime la chasse, et m'est avis toute la nuit que je suis après.

- O ! ho ! dit le charretier en jurant ; par le corbieu ! il m'en prend ainsi comme à vous, car il me semble que toute la nuit je suis à toucher mes chevaux, et ne m'en puis garder.

- Bien, dit le gentilhomme, une nuit est bien tôt passée ; nous supporterons l'un l'autre.

Il se couche ; mais il ne fut guère avant en son premier somme qu'il ne se levât tout grand, et commença à crier par la place : « Volà, volà, volà ! » Et à ce cri mon charretier s'éveille, qui vous prend son fouet, qu'il avait auprès de lui, et le vous mène à tort et à travers, la part où il sentait mon gentilhomme, en disant : « Dya, dya, hauois, hau dya ! » Il vous cingle le pauvre gentilhomme, il ne faut

pas demander comment : lequel se réveilla de belle heure aux coups de fouet, et changea bien de langage : car au lieu de crier volà, il commença à crier à l'aide et au meurtre ; mais le charretier fouettait toujours, jusques à tant que le pauvre gentilhomme fut contraint de se jeter sous la table sans dire plus mot, en attendant que le charretier eût passé sa fureur : lequel, quand il vit que le gentilhomme s'était sauvé, se remit au lit et fit semblant de ronfler.

L'hôte se lève, qui allume le feu, et trouve ce gentilhomme mussé sous le banc, qui était si petit qu'on l'eût mis dans une bourse d'un double ; et avait les jambes toutes frangées, et sa personne affolée des coups de fouet, lesquels certainement firent grand miracle, car oncques puis ne lui advint de crier en dormant, dont s'ébahirent depuis ceux qui le connaissaient ; mais il leur conta ce qui lui était advenu. Jamais homme ne fut plus tenu à autre que le gentilhomme au charretier, de l'avoir ainsi guéri d'un tel mal comme celui-là, comme on dit qu'autrefois on été guéris les malades de Saint Jean.

Et aux chevaux rétifs, on dit qu'il ne faut que leur pendre un chat à la queue, qui les égratignera tant par derrière qu'il faudra qu'ils aillent, de par Dieu ou de par l'autre ; et perdront la rétivité, en le continuant trois cent soixante et dix-sept fois et demie et la moitié d'un tiers : car dix-sept sols et un onzain, et vingt et cinq sols moins un treizain, combien valent-ils ?

François Rabelais (1483 ? 1484 ? 1494 ?-1553)

La famille le destine à la carrière ecclésiastique. Il est mis à l'école à l'abbaye de Seuilly, puis, comme novice, à l'abbaye de la Baumette, où il aurait fait connaissance de Geoffroy d'Estissac et des frères du Bellay, Guillaume de Langey et Jean du Bellay. Les trois grands personnages seront les principaux protecteurs du futur prosateur. François entre à 26 ans au couvent des cordeliers (franciscains) de Puy-Saint-Martin près de Fontenay-le-Comte, en Poitou. Il y rencontre Pierre Amy avec qui il se lance dans l'étude du grec. C'est à ce titre qu'il se fait connaître, par une lettre, au célèbre humaniste Guillaume Budé. La connaissance du grec assure à Rabelais une place de choix au sein de l'élite humaniste. Après une requête, adressée au pape, Rabelais obtient la permission de quitter les franciscains pour entrer à l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre de Mazellais dirigée par l'abbé Geoffroy d'Estissac. Il obtient la liberté de voyager. À Montpellier il est chargé du cours où il commente Hippocrate (*Aphorismes*) et Galien (*Petit art médical*) directement dans le texte grec: une innovation importante, car jusque-là, les deux médecins n'étaient lus qu'en traduction latine. En novembre 1532, Rabelais est nommé, à Lyon, médecin du Grand-Hôtel-Dieu-de-Notre-Dame-de-Pitié-du-Pont-du-Rhône. En 1536, il passe à Montpellier sa licence et son doctorat, enseigne à Montpellier et à Lyon en pratiquant des dissections de cadavres. À part Lyon il exercera sa profession en plusieurs endroits: en Poitou (1543–1546), à Metz (1546), dans le Midi, etc. Lyon

aura pour Rabelais l'attrait d'un grand centre humaniste: il s'y lie avec Étienne Dolet, Saint-Gelais, Salmon Macrin et surtout avec un grand éditeur humaniste Sébastien Gryphe (Sebastianus Gryphius, originaire de Wurtemberg, installé depuis 1523 à Lyon); il y rencontre aussi Érasme pour qui il aura une admiration filiale.

Gargantua (1534)

(transcription modernisée)

Lyon est la ville où Rabelais publiera tous ces livres, à commencer par *Pantagruel* (1532, chez Claude Noury, dit le Prince, près de Notre-Dame de Confort). Suit *Gargantua* (1534). Les deux ouvrages reprennent, sous forme parodique, populaire, le schéma narratif des romans de chevalerie : naissance, enfance, éducation, exploits probateurs, règne. Mais sous ce schéma se cache une grande richesse de pensée et d'humour.

Chapitre XXII

L'éducation idéale

Après, en tel train d'étude [Ponocrate] le mit qu'il ne perdait heure quelconque du jour : ains tout son temps consommait en lettres et honnête savoir. S'éveillait donc Gargantua environ quatre heures du matin. Cependant qu'on le frottait, lui était lue quelque page de la divine Ecriture hautement et clairement, avec prononciation compétente à la matière, et à ce était commis un jeune page, natif de Basché, nommé Anagnostes. Selon le propos et argument de cette leçon, sou-ventes fois s'adonnait à révéler, adorer, prier et supplier le bon Dieu, duquel la lecture montrait la majesté et jugements merveilleux. Puis allait ès lieux secrets faire excréation des digestions naturelles. Là son précepteur répétait ce qu'avait été lu, lui exposant les points plus obscurs et difficiles. Considéraient l'état du ciel, si tel était comme l'avaient noté au soir précédent, et quels signes entrait le soleil, aussi la lune, pour icelle journée.

Ce fait, était habillé, peigné, testonné, accoutré et parfumé, durant lequel temps on lui répétait les leçons du jour d'avant. Lui-même les disait par cœur et y fondait quelques cas pratiques et concernant l'état humain, lesquels ils étendaient aucunes fois jusque deux ou trois heures, mais ordinairement cessaient lorsqu'il était du tout habillé. Puis par trois bonnes heures lui était faite lecture.

Ce fait, issaient hors, toujours conférant des propos de la lecture, et se déportaient en Bracque [= jeu de paume], ou ès prés, et jouaient à la balle, à la paume, à la pile trigone, galamment s'exerçant les corps comme ils avaient les âmes auparavant exercé. Tout leur jeu n'était qu'en liberté, car ils lassaient la partie quand leur plaisait, et cessaient ordinairement lorsque suaient parmi le corps, ou étaient autrement las. Adonc étaient très bine essuyés et frottés, changeaient de chemise,

et, doucement se promenant, allaient voir si le dîner était prêt. Là attendant, récitèrent clairement et éloquemment quelques sentences retenues de la leçon.

Cependant Monsieur l'Appétit venait, et par bonne opportunité s'asseyaient à table. Au commencement du repas, était lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusques à ce qu'il eût pris son vin. Lors, si bon semblait, on continuait la lecture, ou commençaient à deviser joyeusement ensemble, parlant, pour les premiers mois, de la vertu, propriété, efficace et nature de tout ce que leur était servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines, et de l'apprêt d'icelles. Ce que faisant, apprit en peu de temps tous les passages à ce compétents en Pline, Athénée, Dioscorides, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Oppian, Polybe, Héliodore, Aristoteles, Elien et autres. Iceux, propos tenus, faisaient souvent, pour plus être assurés, apporter les livres susdits à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dites, que, pour lors, n'était médecin qui en sût à la moitié tant comme il faisait. Après, devisaient des leçons lues au matin, et, parachevant leur repas par quelque confection de cotoniat [= confiture de coings], s'écurait les dents avec un trou de lentisque, se lavait les mains et les yeux de belle eau fraîche et rendaient grâces à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la munificence et bénignité divine.

Ce fait, on apportait des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, lesquelles toutes issaient d'arithmétique. En ce moyen entra en affection d'icelle science numérale, et, tous les jours après dîner et souper, y passait temps aussi plaisamment qu'il souloit ès dés ou ès cartes. A tant sut d'icelle et théorique et pratique si bien que Tunstal, Anglais qui en avait amplement écrit, confessa que vraiment, en comparaison de lui, il n'y entendait que le haut allemand.

Et non seulement d'icelle, mais des autres sciences mathématiques comme géométrie, astronomie et musique ; car, attendant la concoction et digestion de son past, ils faisaient mille joyeux instruments et figures géométriques, et de même pratiquaient les canons astronomiques. Après s'ébaudissaient à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sur un thème à plaisir de gorge. Au regard des instruments de musique, il apprit jouer du luth, de l'épINETTE, de la harpe, de la flûte allemande et à neuf trous, de la viole et de la sacquebutte.

Chapitres XXIII et XXIV

L'après-midi de Gargantua

Cette heure ainsi employée, la digestion parachevée, se remettait à son étude principal par trois heures ou davantage, tant à répéter la lecture matutinale qu'à poursuivre le livre entrepris, qu'aussi à écrire et bien traire et former les antiques et romaines lettres.

Ce fait, issaient hors leur hôtel, avec eux un jeune gentilhomme de Touraine nommé l'écuyer Gymnaste, lequel lui montrait l'art de chevalerie. Changeant donc de vêtements, montait sur un coursier, sur un roussin, sur un genet, sur un cheval barbe, cheval léger, et lui donnait cent carrières, le faisait voltiger en l'air, franchir le fossé, sauter le palis, court tourner en un cercle, tant à dextre comme à senestre. Là rompait, non la lance, car c'est la plus grande rêverie du monde dire : « J'ai rompu dix lances en tournoi ou en bataille », un charpentier le ferait bien ; mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. De sa lance donc, acérée, verte et roide, rompait un huis, enfonçait un harnois, acculait une arbre, enclavait un anneau, enlevait une selle d'armes, un haubert, un gantelet. Le tout faisait armé de pied en cap. (...)

(Rabelais consacre deux pages à énumérer les exercices physiques.)

Nageait en profonde eau, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'air, en laquelle tenant un livre transpassait toute la rivière de Seine sans icelui mouiller, et tirant par les dents son manteau comme faisait Jules César. (...) Jetait le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'épieu, la hallebarde, enfonçait l'arc, bandait ès reins les fortes arbalètes de passe, visait de l'arquebuse à l'œil, affûtait le canon, tirait à la butte, au papegai [= perroquet], du bas en mont, d'amont en val, devant, de côté, en arrière comme les Parthes.

Le temps ainsi employé, lui frotté, nettoyé et rafraîchi d'habillements, tout doucement retournait, et, passant par quelques prés, ou autres lieux herbus, visitaient les arbres et plantes, les conférant avec les livres des anciens qui en ont écrit, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galien, et en emportaient leurs pleines mains au logis, desquelles avait la charge un jeune page nommé Rhizotome, ensemble des marrochons, de pioches, serfouettes, bûches, tranches et autres instruments requis à bien herboriser.

Eux arrivés au logis, cependant qu'on apprêtait le souper, répétaient quelques passages de ce qu'avait été lu et s'asseyaient à table. Notez ici que son dîner était sobre et frugal, car tant seulement mangeait pour réfréner les abois de l'estomac ; mais le souper était copieux et large car tant en prenait que lui était de besoin à soi entretenir et nourrir, ce qui est la vraie diète prescrite par l'art de bonne

et sûre médecine, quoiqu'un tas de badauds médecins, harcelés en l'officine des Arabes, conseillent le contraire.

Durant icelui repas était continuée la leçon du dîner tant que bon semblait : le reste était consommé en bons propos, tous lettrés et utiles. Après grâces rendues, s'adonnaient à chanter musicalement, à jouer d'instruments harmonieux, ou de ces petits passe-temps qu'on fait ès cartes, ès dés et gobelets et là demeuraient faisant grand'chère, et s'ébaudissant aucunes fois jusques à l'heure de dormir ; quelquefois allaient visiter les compagnies de gens lettrés, ou de gens qui eussent vu pays étranges.

En pleine nuit, devant que soi retirer, allaient au lieu de leur logis le plus découvert voir la face du ciel, et là notaient les comètes, si aucunes étaient, les figures, situations, aspects, oppositions et conjonctions des astres. Puis, avec son précepteur, récapitulait brièvement, à la mode des Pythagoriques, tout ce qu'il avait lu, vu, su, fait et entendu au décours de toute la journée.

Si priaient Dieu le créateur, en l'adorant et ratifiant leur foi envers lui, et le glorifiant de sa bonté immense, et, lui rendant grâce de tout le temps passé, se recommandaient à sa divine clémence pour tout l'avenir. Ce fait, entraient en leur repos.

S'il advenait que l'air fût pluvieux et intempéré, tout le temps devant dîner était employé comme de coutume, excepté qu'ils faisaient allumer un beau et clair feu, pour corriger l'intempérie de l'air. Mais après dîner, en lieu des exercices, ils demeuraient en la maison, et, par manière d'apothérapie [= hygiène], s'ébattaient à botteler du foin, à fendre et scier du bois et à battre les gerbes en la grange. Puis étudiaient en l'art de peinture et sculpture. (...) Semblablement, ou allaient voir comment on tirait les métaux, ou comment on fondait l'artillerie ; ou allaient voir les lapidaires, orfèvres et tailleurs de pierreries, ou les alchymistes et monnayeurs, ou les hautelissiers, les tissoutiers, les veloutiers, les horlogers, mirailliers, imprimeurs, organistes, teinturiers, et autres sortes d'ouvriers, et partout donnant le vin, apprenaient et considéraient l'industrie et invention des métiers. Allaient ouïr les leçons publiques, les actes solennels, les répétitions, les déclamations, les plaidoyers des gentils avocats, les concions [= sermons] des prêcheurs évangéliques.

Pantagruel (1532)

(transcription modernisée)

Chapitre VI

Écolier limousin

Pantagruel rencontre un étudiant qui parle un charabia latinisé des étudiants de la Sorbonne.

— Que diable de langage est ceci ? Par Dieu, tu es quelque hérétique.

— Seigneur, non, dit l'écolier, car libentissiment, dès ce qu'il illucesce quelque minutule lesche de jour, je démigre en quelqu'un de ces tant bien architectes moutiers, et là m'irrorant de belle eau lustrale, grignote d'un trançon de quelque missique précaution de nos sacrificules, et submirmillant mes précules horaires, élue et absterge mon anime de ses inquinements nocturnes .

(...)

— Et bren, bren ! dit Pantagruel. Qu'est-ce que veut dire ce fol ? Je crois qu'il nous forge ici quelque langage diabolique et qu'il nous charme comme enchanteur.

À quoi dit un de ses gens : « Seigneur, sans doute ce galant veut contrefaire la langue des Parisiens, mais il ne fait qu'écorcher le latin, et cuide ainsi pindariser, et lui semble bien qu'il est quelque grand orateur en français, parce qu'il dédaigne l'usage commun de parler. »

À quoi dit Pantagruel : « Est-il vrai ? »

L'écolier répondit : « Signor missaire, mon génie n'est point apte nate à ce que dit ce flagitiose nébulon pour escorier la cuticule de notre vernacule gallique ; mais viceversement je gnave opère, et par vèles et rames je m'énite de le locupléter de la redundance latinicome. »

— Par Dieu, dit Pantagruel, je vous apprendrai à parler ! Mais devant réponds-moi : dont es-tu ?

A quoi dit l'écolier : « L'origine primève de mes aves et ataves fut indigène des régions Lémoviques, où requiesce le corpore de l'agiotate saint Martial. »

— J'entends bien, dit Pantagruel ; tu es Limousin pour tout potage, et tu veux ici contrefaire le Parisien. Or viens ça, que je te donne un tour de pigne !

Lors le prit à la gorge, lui disant : « Tu écorches le latin : par saint Jean, je te ferai écorcher le renard, car je t'écorcherai tout vif. »

Lors commença le pauvre Limousin à dire : « Vée dicou, gentilastre ! Ho ! saint Marsaut adjouda mi ! Hau, hau, laissas à quau, au nom de Diou, et ne me touquas grou ! »

À quoi dit Pantagruel : « A cette heure parles-tu naturellement. »

Et ainsi le laissa, car le pauvre Limousin conchait toutes ses chausses, qui étaient faites à queue de merlu et non à plein fond ; dont dit Pantagruel : « Saint Alipentin, quelle civette! Au diable soit le mâcherabe, tant il pue ! »

Chapitre VIII

Lettre de Gargantua à Pantagruel

Encore que mon feu père, de bonne mémoire, Grandgousier, eût adonné tout son étude à ce que je profitasse en toute perfection et savoir politique et que mon labeur et étude correspondît très bien, voire encore outrepassât son désir, toutefois, comme tu peux bien entendre, le temps n'était tant idoine ni commode ès lettres comme est de présent, et n'avais copie de tels précepteurs comme tu as eu. Le temps était encore ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des Goths qui avaient mis à destruction toute bonne littérature. Mais, par la bonté divine, la lumière et dignité a été de mon âge rendue ès lettres, et y vois tel amendement que de présent à difficulté serais-je reçu en la première classe des petits grimauds, qui, en mon âge viril, étais (non à tort) réputé le plus savant dudit siècle. (...)

Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées : grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se dise savant : hébraïque, chaldaïque, latine. Les impressions tant élégantes et correctes en usance, qui ont été inventées de mon âge par inspiration divine, comme, à contre-fil, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples, et m'est avis que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien n'était telle commodité d'étude qu'on y voit maintenant ; et ne se faudra plus dorénavant trouver en place ni en compagnie, qui ne sera bien expoli en l'officine de Minerve. Je vois les brigands, les bourreaux, les aventuriers, les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prêcheurs de mon temps.

Que dirai-je ? Les femmes et filles ont aspiré à cette louange et manne céleste de bonne doctrine. Tant y a qu'en l'âge où je suis, j'ai été contraint d'apprendre les lettres grecques, lesquelles je n'avais contemnées comme Caton, mais je n'avais eu loisir de comprendre en mon jeune âge, et volontiers me délecte à lire les *Moraux* de Plutarque, les beaux *Dialogues* de Platon, les *Monuments* de Pausanias et *Antiquités* d'Atheneus, attendant l'heure qu'il plaira à Dieu mon créateur m'appeler et commander issir de cette terre.

Par quoi, mon fils, je t'admoneste qu'emploies ta jeunesse à bien profiter en étude et en vertu. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'autre par louables exemples, te peut endoctriner. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement, premièrement la

grecque, comme le veut Quintilien, secondement la latine, et puis l'hébraïque pour les saintes lettres, et la chaldaïque et arabe pareillement, et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon, quant à la latine, à Cicéron ; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoi t'aidera la cosmographie de ceux qui en ont écrit. Des arts libéraux, géométrie, arithmétique et musique, je t'en donnai quelque goût quand tu étais encore petit, en l'âge de cinq à six ans ; poursuis le reste, et d'astronomie saches-en tous les canons. Laisse-moi l'astrologie divinatrice et l'art de Lullius, comme abus et vanités. Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes et me les confères avec philosophie.

Et quant à la connaissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement, qu'il n'y ait mer, rivière ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons ; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et fructices des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés auv entre des abîmes, les pierreries de tout Orient et Midi, rien ne te soit inconnu.

Puis, soigneusement revisite les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans contemner les talmudistes et cabalistes, et par fréquentes anatomies acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde qui est l'homme. Et par quelques heures du jour commence à visiter les saintes lettres, premièrement en grec le *Nouveau Testament* et *Epîtres des Apôtres*, et puis en hébreu le *Vieux Testament*. Somme, que je voie un abîme de science, car dorénavant que tu deviens homme et te fais grand, il te faudra issir de cette tranquillité et repos d'étude et apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison et nos amis secourir en tous leurs affaires contre les assauts des malfaisants. Et veux que, de bref, tu essaies combien tu as profité, ce que tu ne pourras mieux faire que tenant conclusions en tout savoir, publiquement, envers tous et contre tous, et hantant les gens lettrés qui sont tant à Paris comme ailleurs.

Mais parce que, selon le sage Salomon, sapience n'entre point en âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foi, formée de charité, être à lui adjoint, en sorte que jamais n'en sois désemparé par péché. Aie suspects les abus du monde. Ne mets ton cœur à vanité, car cette vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tous tes prochains et les aime comme toi-même. Révère tes précepteurs, fuis les compagnies de gens esquels tu ne veux point ressembler, et, les grâces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. Et quand tu connaîtras que auras tout le savoir de par delà acquis, retourne vers moi afin que je te voie et donne ma bénédiction devant que mourir.

Mon fils, la paix et grâce de Notre Seigneur soit avec toi, *amen*. D'Utopie, ce dix-septième jour du mois de mars, Ton père, GARGANTUA.

Le Tiers Livre (1546)

(En orthographe de l'époque)

En vue de la publication, Rabelais avait manoeuvré par l'intermédiaire de ses protecteurs pour obtenir le privilège du roi. Cependant la thématique de l'oracle, liée à la question du mariage de Panurge, et la position critique de Rabelais vis-à-vis de certaines pratiques de l'Église feront condamner le livre par la Sorbonne: Rabelais se réfugie à Metz, en terre d'Empire, hors de la juridiction royale. L'introduction du *Tiers Livre* contient une réflexion fondamentale sur la place de l'intellectuel dans la société.

**Le tiers livre des faits et dictz héroïques du bon Pantagruel
Composé par M. Fran. Rabelais docteur en Medicine.
Reveu, et corrigé par l'Authour, sus la censure antique.**

FRANÇOIS RABELAIS
à l'esprit de la royne de Navarre.

*Esprit abstrait, ravy, et ecstatic,
Qui frequentant les cieulx, ton origine,
As delaissé ton hoste et domestic,
Ton corps concords, qui tant se morigine
A tes edictz, en vie peregrine
Sans sentement, et comme en Apathie:
Vouldrois tu poinct faire quelque sortie
De ton manoir divin, perpetuel?
Et ça bas veoir une tierce partie
Des faitz ioyeux du bon Pantagruel?*

Prologue de l'auteur

M. François Rabelais pour le tiers livre des faits et dictz heroïques du bon Pantagruel.

Bonnes gens, Beuveurs tresillustres, et vous Goutteux tresprecieux, veistez vous oncques Diogenes le philosophe Cynic? Si l'avez veu, vous n'aviez perdu la veue: ou ie suis vrayment forissu d'intelligence, et de sens logical. C'est belle

chose veoir la clairté du (vin et escuz) Soleil. l'en demande à l'aveugle né tant renommé par les tressacrées bibles: lequel ayant option de requerir tout ce qu'il voudroit, par le commendement de celluy qui est tout puissant, et le dire duquel est en un moment par effect representé, rien plus ne demanda que veoir. Vous item n'estiez ieunes. Qui est qualité competente, pour en vin, non en vain, ainsi plus que physiquement philosopher, et desormais estre du conseil Bacchicque: pour en lopinant opiner des substance, couleur, odeur, excellence, propriété, faculté, vertus, effect, et dignité du benoist et désiré piot. Si veu ne l'avez (comme facilement ie suis induict à croire) pour le moins avez vous ouy de luy parler. Car par l'aër et tout ce ciel est son bruyt et nom iusques à present resté memorable et célèbre assez: et puy vous estes tous du sang de Phrygie extraictz, (ou ie ne me abuse) et si n'avez tant d'escuz comme avoir Midas, si avez vous de luy ie ne sçay quoy, que plus iadis louoient les Perses en tous leurs Otacustes: et que plus soubhaytoit l'empereur Antonin: dont depuys feut la serpentine de Rohan sur-nommée Belles aureilles. Si n'en avez ouy parler, de luy vous veulx presentement une histoire narrer, pour entrer en vin, (beuvez doncques) et propos, (escoutez doncques). Vous advertissant (affin que ne soyez pippez comme gens mescreans) qu'en son temps il feut philosophe rare, et ioyeux entre mille. S'il avoit quelques imperfections: aussi avez vous, aussi avons nous. Rien n'est, si non Dieu, parfaict. Si est ce que Alexandre le grand, quoy qu'il eust Aristoteles pour Praecepteur et domestic, l'avoit en telle estimation, qu'il soubhaytoit en cas que Alexandre ne feust, estre Diogenes Sinopien.

Quand Philippe roy de Macedonie entreprint assieger et ruiner Corinthe, les Corinthiens par leurs espions advertiz, que contre eulx il venoit en grand arroy et exercice numereux, tous feurent non à tort espoventez, et ne feurent negligens soy soigneusement mettre chascun en office et devoir, pour à son hostile venue, resister, et leur ville defendre. Les uns des champs es forteresses retiroient meubles, bestail, grains, vins, fructz, victuailles, et munitions necessaires. Les autres remparoiert murailles, dressoient bastions, esquarroiert ravelins, cavoient fossez, escuroiert contremines, gabionnoiert defenses, ordonnoiert plates formes, vuidoient chasmates, rembarroiert faulses brayes, erigeoiert cavalliers, ressapoiert contrescarpes, enduisoiert courtines, taluoiert parapetes, enclavoient barbacanes, asseroiert machicoulis, renovoient herses Sarrazinesques, et Cataractes, assoyoiert sentinelles, forissoiert patrouilles. Chascun estoit au guet, chascun portoit la hotte. Les uns polissoiert corseletz, vernissoiert alecretz, nettoyoiert bardes, chanfrains, aubergeons, briguandines, salades, bavieres, cappelines, guisarmes, armetz, mourions, mailles, iazerans, brassalz, tassettes, gouffetz, guorge-

riz, hoguines, plastrons, laminez, aubers, pavoys, boucliers, caliges, greues, fole-retz, esprons. Les autres apprestoient arcs, fondes, arbalestes, glands, catapultes, phalarices, micraines, potz, cercles, et lances à feu: balistes, scorpions, et autres machines bellicques repugnatoires et destructives des Helepolides. Esguisoient vouges, picques, rancons, halebardes, hanicroches, volains, lancers, azes guayes, fourches fières, parthisanes, massues, hasches, dards, dardelles, iavelines, iavelotz, espieux. Affiloient cimenterres, brands d'assier, badelaires, passuz, espées, verduns, estocz, pistoletz, viroletz, dagues, mandousianes, poignars, cousteaulx, allumelles, raillons. Chascun exerceoit son penard: chascun desrouilloit son braquemard. Femme n'estoit, tant preude ou vieille feust, qui ne feist fourbir son harnoyz: comme vous sçavez que les antiques Corinthiennes estoient au combat couraigeuses.

Diogenes les voyant en telle ferveur mesnaige remuer, et n'estant par les magistratz employé à chose aulcune faire, contempla par quelques iours leur contenance sans mot dire: puyz comme excité d'esprit Martial, ceignit son palle en escharpe, recourza ses manches iusques es coubtes, se troussa en cueilleur de pommes, bailla à un sien compaignon vieulx sa bezasse, ses livres, et opistographes, feit hors la ville tirant vers la Cranie (qui est une colline et promontoire lez Corinthe) une belle esplanade: y roulla le tonneau fictil, qui pour maison luy estoit contre les miures du ciel, et en grande vehemence d'esprit desployant ses braz le tournoit, viroit, brouilloit, barbouilloit, hersoit, versoit, renversoit, grattoit, flattoit, barattoit, bastoit, boutoit, butoit, tabustoit, cullebutoit, trepoit, trempoit, tapoit, timpoit, estouppoit, destouppoit, detraquoit, triquotoit, chapotoit, croulloit, elançoit, chamoilloit, bransloit, esbranloit, levoit, lavoit, clavoit, entravoit, bracquoit, briqueoit, blocquoit, tracassoit, ramassoit, clabossoit, afestoit, bassouoit, enclouoit, amadouoit, goildronnoit, mittonnoit, tastonnoit, bimbelotoit, clabossoit, terrassoit, bistorioit, vreloppoit, chaluppoit, charmoit, armoit, gizarmoit, enharnachoit, empennachoit, carapassonnoit, le devalloit de mont à val, et prae-cipitoit par le Cranie: puyz de val en mont le rapportoit, comme Sisyphus faict sa pierre: tant que peu s'en faillit, qu'il ne le defonçast. Ce voyant quelqu'un de ses amis, luy demanda, quelle cause le mouvoit, à son corps, son esprit, son tonneau ainsi tormenter? Auquel respondit le philosophe, qu'à autre office n'estant pour la republicque employé, il en ceste façon son tonneau tempestoit, pour entre ce peuple tant fervent et occupé, n'este veu seul cessateur et ocieux.

Le pareillement quoy que soys hors d'effroy, ne suis toutesfoys hors d'esmoy: de moy voyant n'estre faict aulcun pris digne d'oeuvre, et consyderant par tout ce tresnoble royaulme de France, deça, delà les mons, un chascun aujourd'huy

soy instantanement exercer et travailler: part à la fortification de la patrie, et la defendre: part au repoulement des ennemis, et les offendre: le tout en police tant belle, en ordonnance si mirifique, et à profit tant evident pour l'advenir (Car desormais sera France superbement bournée, seront François en repous asceurez) que peu de chose me retient, que ie n'entre en l'opinion du bon Heraclitus, affermant guerre estre de tous biens père: et croye que guerre soit en Latin dicte belle, non par Antiphrase, ainsi comme ont cuydé certains rapetasseurs de vieilles ferrailles Latines, par ce qu'en guerre guères de beaulté ne voyoient: mais absolument, et simplement par raison qu'en guerre apparaisse tout espèce de bien et beau, soit dececlée toute espèce de mal et laidure. Qu'ainsi soit, le Roy saige et pacific Solomon, n'a sceu mieulx nous repraesenter la perfection indicible de la sapience divine, que la comparant à l'ordonnance d'une armée en camp. Par doncques n'estre adscript et en ranc mis des nostres en partie offensive, qui me ont estimé trop imbecile et impotent: de l'autre qui est defensive n'estre employé aulcunement, feust ce portant hotte, cachant crotte, ployant rotte, ou cassant motte, tout m'estoys indifferent: ay imputé à honte plus que mediocre, estre veu spectateur ocieux de tant vaillans, divers, et chevalereux personnaiges, qui en veue et spectacle de toute Europe iouent ceste insigne fable et Tragicque comedie: ne me esvertuer de moy-mesmes, et non y consommer ce rien mon tout, qui me restoit. Car peu de gloire me semble accroistre à ceulx qui seulement y emploient leurs oeilz, au demeurant y espargnent leurs forces: cèlent leurs escuz, cachent leur argent, se grattent la teste avecques un doigt, comme landorez desgoustez, baislent aux mousches comme Veaulx de disme, chauvent des aureilles comme asnes de Arcadie au chant des musiciens, et par mines en silence: signifient qu'ilz consentent à la prosopopée.

Prins ce choys et election, ay pensé ne faire exercice inutile et importun, si ie remuois mon tonneau Diogenic, qui seul m'est resté du naufrage fait par le passé on far de Mal'encontre. A ce tribalement de tonneau, que feray ie en vostre advis? Par la Vierge qui se rebrasse, ie ne sçay encores. Attendez un peu que ie hume quelque traict de ceste bouteille: c'est mon vray et seul Helicon: c'est ma fontaine Caballine: c'est mon unique Enthusiasme. Icy beuvant ie delibère, ie discours, ie resoulz et concluds. Après l'epilogue ie riz, l'escripiz, ie compose, ie boy. Ennius beuvant escripvoit, escripvant beuvoit. Aeschylus (si à Plutarque foy avez in Symposiacis) beuvoit composant, beuvant composoit. Homère iamais n'escrivit à ieun. Caton iamais n'escrivit que après boyre. Affin que ne me dictiez ainsi vivre sans exemple des biens louez mieulx prisez. Il est bon et frays assez, comme vous diriez sus le commencement du second degré: Dieu le bon Dieu

Sabaoth, (c'est à dire des armées) en soit eternellement loué. Si de mesmes vous autres beuvez un grand ou deux petitz coups en robbe, ie n'y trouve inconvenient aulcun, pour veu que du tout louez Dieu: un tantinet.

Puys doncques que telle est ou mon sort ou ma destinée: (car à chascun n'est outroyé entrer et habiter Corinthe) ma deliberation est servir et es uns et es autres: tant s'en fault que ie reste cessateur et inutile. Envers les vastadours, pionniers et rempareurs ie feray ce que feirent Neptune et Apollo en Troie soubz Laomedon, ce que fait Renaud de Montaulban sus ses derniers iours: ie serviray les massons, ie mettray bouillir pour les massons, et le past terminé au son de ma musette mesureray la musarderie des musars. Ainsi fonda, bastit, et edifia Amphion sonnant de la lyre la grande et célèbre cité de Thebes. Envers les guerroyans ie voys de nouveau percer mon tonneau. Et de la traicte (laquelle par deux praecedens volumes (si par l'imposture des imprimeurs n'eussent esté pervertiz et brouillez) vous feust assez congneue) leurs tirer du creu de nos passetemps epicenaires un guallant tiercin, et consecutivement un ioyeux quart de sentences Pantagrue-licques. Par moy licite vous sera les appeler Diogenicques. Et ne auront, puys que compaignon ne peuz estre, pour Architriclin loyal refraischissant à mon petit povoir leur retour des alarmes: et laudateur, ie diz infatigable, de leurs prouesses et glorieux faicts d'armes. Ie n'y faudray par Lapathium acutum de Dieu: si Mars ne failloit à Quaresme. Mais il s'en donnera bien garde le paillard.

Me souvient toutesfoys avoir leu, que Ptolème filz de Lagus quelque iour entre autres despouilles et butin de ses conquestes, praesentant aux Aegyptiens en plain theatre un chameau Batrian tout noir, et un esclave biguarré, tellement que de son corps l'une part estoit noire, l'autre blanche: non en compartiment de latitude par le diaphragme, comme feut celle femme sacrée à Venus Indicque, laquelle feut recongneue du philosophe Tyanien entre le fleuve Hydaspes, et le mont Caucase: mais en dimension perpendiculaire: choses non encores veues en Aegypte, esperoit par offre de ces nouveaultez l'amour du peuple envers soy augmenter. Qu'en advient il? A la production du Chameau tous feurent effroyez et indignez: à la veue de l'homme biguarré aulcuns se mocquèrent, autres le abhominèrent comme monstre infame, créé par erreur de nature. Somme, l'esperance qu'il avoit de complaire à ses Aegyptiens, par ce moyen extendre l'affection qu'ilz luy pourtoient naturellement, luy decoulla des mains. Et entendit plus à plaisir et delices leurs estre choses belles, elegantes, et parfaites, que ridicules et monstrueuses. Depuys eut tant l'Esclave que le Chameau en mespris: si que bien tous après par negligence et faulte de commun traictement feirent de Vie à Mort exchange. Cestuy exemple me fait entre espoir et craincte varier, doubtant que

pour contentement propensé, ie rencontre ce que ie abhorre: mon thesaur soit charbons: pour Venus advieigne Barbet le chien: en lieu de les servir, ie les fasche: en lieu de les esbaudir, ie les offense: en lieu de leurs complaire: ie desplaise: et soit mon adventure telle que du Coq de Euclion tant celebré par Plaute en sa Marmite, et par Ausone en son Gryphon, et ailleurs: lequel pour en grattant avoir descouvert le thesaur, eut la coupe guorgée. Advenent le cas, ne seroit ce pour chevreter? Austresfoys est il advenu: advenir encores pourroit. Non fera Hercules. Ie reconnois en eux tous une forme specificque, et propriété individuelle, laquelle nos maieurs nommoient Pantagruelisme, moienant laquelle iamais en mauvaïse partie ne prendront choses quelconques, ilz congnoïstront sourdre de bon, franc, et loyal couraige. Ie les ay ordinairement veuz bon vouloir en payement prendre, et en icelluy acquiescer, quand debilité de puissance y a esté associée.

De ce point expedié, à mon tonneau ie retourne. Sus à ce vin compaigns. Enfans beuvez à plein godetz. Si bon ne vous semble, laissez le, ie ne suys de ces importuns Lifreloues, qui par force, par oultraige et violence, contraignent les Lans et compaignons trinquer, voire caros et alluz, qui pis est. Tout beuveur de bien, tout Goutteux de bien, alterez, venens à ce mien tonneau, s'ilz ne veulent ne beuvent: s'ilz veulent, et le vin plaist au guoust de la seigneurie de leurs seigneuries, beuvent franchement, librement, hardiment, sans rien payer, et ne l'espargnent. Tel est mon decret. Et paour ne ayez, que le vin faille, comme feist es nopces de Cana en Galilée. Autant que vous en tireray par la dille, autant vous en entonneray par le bondon. Ainsi demeurera le tonneau inexpuisable. Il a fource vive, et vène perpetuelle. Tel estoit le brevaige contenu dedans la coupe de Tantalus representé par figures entre les saiges Brachmanes: telles estoit en Iberie la montagne de sel tant celebrée par Caton: tel estoit le rameau d'or sacré à la deesse soubterraine, tant celebré par Virgile. C'est un vray Cornucopie de ioyuseté et raillerie. Si quelque foys vous semble estre expuysé iusques à la lie, non pourtant sera il à sec. Bon espoir y gist au fond, comme en bouteille de Pandora: non desespoir, comme on buffart des Danaïdes.

Notez bien ce que i'ay dict, et quelle manière de gens ie invite. Car (affin que personne n'y soit trompé) à l'exemple de Lucillius, lequel protestoit n'escire que à ses Tarentins et Consentinois: ie ne l'ay persé que pour vous Gens de bien, Beuveurs de la prime cuvée, et Goutteux de franc alleu. Les geants Doriphages avalleurs de frimars, ont au cul passions assez, et assez sacs au croc pour venaison. Y vacquent s'ilz veulent. Ce n'est icy leur gibbier. Des cerveaulx à bourlet graveleurs de corrections ne me parlez, ie vous supplie on nom et reverence des quatre fesses qui vous engendrèrent: et de la vivifique cheville, qui pour lors les coupploit.

Des Caphars encores moins: quoy que tous soient beuveurs outrez: tous verolez, croustelevez, guarniz de leur alteration inextinguible, et manducation insatiable. Pourquoi? Pource qu'ilz ne font de bien, ains de mal: et de ce mal duquel iournellement à Dieu requerons estre delivrez: quoy qu'ilz contrefacent quelques foyz des gueux. Oncques vieil cinge ne fait belle moue. Arrière mastins. Hors de la quarryère: hors de mon Soleil Cahuaille au Diable. Venez vous icy culletans articuler mon vin et compisser mon tonneau. Voyez cy le baston que Diogenes par testament, ordonna estre près luy porté après sa mort, pour chasser et efrener ces larves bustuaires, et mastins Cerbericques. Pourtant arrière Cagotz. Aux ouailles: mastins. Hors d'icy Caphards de par le Diable hay. Estez vous encores là? Le renonce ma part de Papimanie, si ie vous happe. Grr. grrr. grrrrrr. D'avant d'avant. Iront ilz? Iamais ne puissiez vous fianter, que à sanglades d'estrivières. Iamais pisser, que à l'estrapade, iamais eschauffer, que à coups de baston.

Chapitre III

(transcription modernisée)

Comment Panurge loue les debiteurs et emprunteurs

Qu'ainsi soit, représentez-vous en esprit serein l'idée et forme de quelque monde (...) ouquel ne soit débiteur ni créateur aucun : un monde sans dette. Là entre les astres ne sera cours régulier quiconque. Tous seront en désarroi. Jupiter, ne s'estimant débiteur à Saturne, le dépossédera de sa sphère et sa chaîne homérique suspendra toutes les intelligences, Dieux, Cieux, Démon Génies, Héros, Diables, Terre, Mer, tous éléments. Saturne se ralliera avec Mars et mettront tout ce monde en perturbation. Mercure ne voudra soi asservir *aux* autres, plus ne sera leur Camille, comme en langue étrusque était nommé : il ne leur est en rien débiteur. Vénus ne sera vénérée, car elle n'aura rien prêté. La Lune restera sanglante et ténébreuse : à quel propos lui départirait le Soleil de sa lumière ? Il n'y était en rien tenu. Le Soleil ne luira sur leur terre, les Astres n'y feront influence bonne : car la terre désistait leur prêter nourrissement par vapeurs et exhalations, desquelles disait Heraclitus, prouvaient les stoïciens et Cicéron maintenant être les étoiles alimentées. Entre les éléments ne sera symbolisation, alternation ni transmutation aucune : car l'un ne se réputera obligé à l'autre : il ne lui avait rien prêté. De terre ne sera faite eau ; l'eau en air ne sera transmuée ; de l'air ne sera fait feu ; le feu n'échauffera la terre. La terre rien ne produira que monstres, Titans, Aloïdes, Géants ; il n'y plura pluie, n'y luira lumière, n'y ventera vent, n'y

sera été ni automne. Lucifer se déliera et sortant du profond enfer avec les Furies, les Poines et Diables cornus, voudra déniger des cieus tous les dieux tant des majeurs comme des mineurs peuples.

De cestui monde rien ne prêtant ne sera qu'une chiennerie, qu'une brigade plus anormale que celle du recteur de Paris, qu'une diablerie plus confuse que celle des jeux de Doué. Entre les humains l'un ne sauvera l'autre ; il aura beau crier: « A l'aide ! au feu ! à l'eau ! au meurtre ! », personne n'ira à secours. Pourquoi ? Il n'avait rien prêté, on ne lui devait rien. Personne n'a intérêt en sa conflagration, en son naufrage, en sa ruine, en sa mort. Aussi bien ne prêtait-il rien. Aussi bien n'eût-il par après rien prêté.

Bref de cestui monde seront bannies Foi, Espérance, Charité, car les hommes sont nés pour l'aide et secours des hommes. En lieu d'elles succéderont Défiance, Mépris, Rancune, avec la cohorte de tous maux, toutes malédiction: et toutes misères. Vous penserez proprement que là eût Pandora versé sa bouteille. Les hommes seront loups es hommes ; loups garous et lutins comme furent Lycaon, Bellérophon, Nabuchodonosor : brigands, assassineurs, empoisonneurs, malfaisants, malpensants, malveillants, haine portant un chacun contre tous, comme Ismaël, comme Métabus, comme Timon Athénien qui pour cette cause fut surnommé *misanthropos*. Si que chose plus facile en nature serait nourrir en l'air les poissons, paître les cerfs au fond de l'Océan, que supporter cette truandaille de monde qui rien ne prête. Par ma Foi, je les hais bien.

Et si au patron de ce fâcheux et chagrin monde rien ne prêtant, vous figurez l'autre petit monde, qui est l'homme, vous y trouverez un terrible tintamarre. La tête ne voudra prêter la vue de ses oeils pour guider les pieds et les mains. Les pieds ne la daigneront porter. Les mains cesseront travailler pour elles. Le cœur se fâchera de tant se mouvoir pour les pouls des membres et ne leur prêtera plus. Le poumon ne lui fera prêt de ses soufflets. Le foie ne lui enverra sang pour son entretien. La vessie ne voudra être débitrice aux rognons : l'urine sera supprimée. Le cerveau, considérant ce train dénaturé, se mettra en rêverie et ne baillera sentiment aux nerfs, ni mouvement aux muscles. Somme, en ce monde dérayé, rien ne prêtant, rien n'empruntant, vous voirez une conspiration plus pernicieuse que n'a figuré Ésope en son apologue. Et périra sans doute ; non périra seulement, mais bientôt périra, fût-ce Aesculapius même. Et ira soudain le corps en putréfaction ; l'âme tout indignée prendra course à tous les diables, après mon argent.

Quart livre (1552), chapitres LV-LVI
(transcription modernisée)

Les paroles gelées

Le navire de Panurge et de Pantagruel s'aventure dans le grand nord où il est surpris par tempête de paroles gelées.

« J'ai lu qu'un philosophe nommé Pétron était en cette opinion que fussent plusieurs mondes soi touchant les uns les autres en figure triangulaire équilatérale, en la patte et au centre desquels disait être le manoir de Vérité et l'habiter les Paroles, les idées, les Exemplaires et protraits de toutes choses passées et futures ; autour d'icelles être le Siècle. Et en certaines années, par longs intervalles, part d'icelles tomber sur les humains comme catarrhes et comme tomba la rosée sur la toison de Gédéon ; part là rester réservée pour l'avenir, jusques à la consommation du Siècle.

Me souvient aussi qu'Aristote maintient les paroles d'Homère être voltigeantes, volantes, mouvantes et par conséquent animées.

Davantage Antiphane disait la doctrine de Platon ès paroles être semblable, lesquelles en quelque contrée, en temps du fort hiver, lorsque sont proférées, gèlent et glacent à la froideur de l'air, et ne sont ouïes. Semblablement ce que Platon enseignait aux jeunes enfants à peine être d'iceux entendu lorsqu'étaient vieux devenus.

Ores serait à philosopher et rechercher si, forte fortune, ici serait l'endroit en lequel telles paroles dégèlent. Nous serions bien ébahis si c'étaient les tête et lyre d'Orpheus. Car, après que tes femmes thraces eurent Orpheus mis en pièces, elles jetèrent sa tête et sa lyre dedans le fleuve Hebrus ; icelles par ce fleuve descendirent en la mer Pontique jusques en l'île de Lesbos toujours ensemble sur mer nageantes. Et de la tête continuellement sortait un chant lugubre, comme lamentant la mort d'Orpheus ; la lyre, à l'impulsion des vents mouvants, les cordes accordait harmonieusement avec le chant. Regardons si les voirons ci autour. »

Le pilote fit réponse :

« Seigneur, de rien ne vous effrayez ! Ici est le confin de la mer glaciale, sur laquelle fut, au commencement, de l'hiver dernier passé, grosse et félonne bataille entre les Arismapiens et les Héphélibates. Lors gelèrent en l'air les paroles et cris des hommes et femmes, les chaplis des masses, les hurtis des harnois, des bardes, les hennissements des chevaux et tout autre effroi de combat. à cette heure, la rigueur de l'hiver passée, advenante la sérénité et tempérie du bon temps, elles fondent et sont ornes,

— Par Dieu ! (dit Panurge) je l'en crois ! Mais en pourrions-nous voir quelqu'une ? Me souvient avoir lu que, l'orée de la montagne en laquelle Moïse reçut la loi des Juifs, le peuple voyait les voix sensiblement.

— Tenez, tenez ! (dit Pantagruel) voyez-en ci qui encore ne sont dégelées.

Lors nous jeta sur le tillac pleines mains de paroles gelées, et semblaient dragées, perlées de diverses couleurs. Nous y vimes des mots de gueule, des mots de sinople, des mots d'azur, des mots de sable, des mots dorés. Lesquels, être quelque peu échauffés entre nos mains, fondaient comme neiges, et les oyions réellement, mais ne les entendions, car c'était langage barbare. Excepté un assez grosset, lequel ayant frère Jean échauffé entre ses mains, fit un son tel que font les châtaignes jetées en la braise sans être entommées lorsque s'éclatant, et nous fit tous de peur tressaillir.

— C'était (dit frère Jean) un coup de faucon en son temps.

Panurge requit Pantagruel lui en donner encore. Pantagruel lui répondit que donner paroles était acte des amoureux.

— Vendez-m'en donc ! disait Panurge,

— C'est acte d'avocats (répondit Pantagruel), vendre paroles. Je vous vendrais plutôt silence et plus chèrement, ainsi que quelquefois la vendit Démosthène, moyennant son argentangine.

Ce nonobstant, il en jeta sur le tillac trois ou quatre poignées. Et y vis des paroles bien piquantes, des paroles sanglantes (lesquelles le pilote nous disait quelquefois retourner au lieu duquel étaient proférées, mais c'était la gorge coupée), des paroles horrifiques et autres assez mal plaisantes à voir. Lesquelles ensemblement fondues, ouïmes : hin, hin, hin, hin, his, tique, torche, lorgne, brededin, brededac, frr, frrr, frrr, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, tracc, trac, trr, trr, trr, trrr, trrrrr, on, on, on, on, ououououon, goth, magoth et ne sais quels autres mots barbares ; et disait que c'étaient vocables du hourt et hennissement des chevaux à l'heure qu'on choque. Puis en ouïmes d'autres grosses, et rendaient son en dégelant, les unes comme de tambours et fifres, les autres comme de clairons et trompettes. Croyez que nous y eûmes du passe-temps beaucoup. Je voulais quelques mots de gueule mettre en réserve dedans de l'huile, comme l'on garde la neige et la glace, et entre du feurre bien net.

Mais Pantagruel ne le voulut, disant être folie faire réserve de ce dont jamais l'on n'a faite et que toujours on a en main, comme sont mots de gueule entre tous bons et joyeux Pantagruelistes.

Michel Eyquem de Montaigne (1533–1592)

Il descend d'une riche famille de négociants bordelais. Son père Pierre Eyquem, épris des idéaux de la Renaissance, donne à son fils une éducation humaniste selon une méthode nouvelle en le confiant à un précepteur allemand qui ne parlera à Michel qu'en latin. L'enfant n'apprendra le français et le gascon qu'au Collège de Guyenne à Bordeaux. Les études de philosophie à Bordeaux et ceux de droit à Toulouse le mènent à la magistrature : poste de conseiller à la Cour des Aides de Périgueux (1554–57), membre du Parlement de Bordeaux (1557–1570). Il nourrit des ambitions politiques, mais elles ne sont pas toujours satisfaites malgré ses séjours réitérés à Paris. S'il ne réussit pas à pénétrer à la cour, on reconnaît ses qualités et il est admis dans l'élite intellectuelle, il attire l'attention de Henri III, puis de Henri IV. En qualité de maire de Bordeaux, il servira d'intermédiaire entre les camps calviniste et royal.

Essais

La rédaction des *Essais* s'étend sur plus de deux décennies, les livres I (57 chapitres) et II (37 chapitres) sont publiés pour la première fois en 1580, les livres I-III (III – 13 chapitres) en 1588, puis en 1595. Les textes ayant été remaniés à plusieurs reprises, il est difficile d'établir la chronologie exacte de l'évolution de la pensée de Montaigne. On suppose que le noyau des *Essais* est formé par les souvenirs consacrés à l'ami La Boétie et par l'« Apologie de Raimond Sebond » (II, xii) autour desquels s'agglutinent les réflexions sur différents thèmes – éducation, imagination, mort, maladie, amitié, etc. À la variété thématique correspond la variabilité de la stratégie intellectuelle qui tente de saisir, en même temps que l'objet de la réflexion, le déroulement de la pensée même et les influences qu'elle subit (émotions, défauts de perception, imagination, vertige). Le doute que Montaigne résume par la question « Que sais-je? » sous-tend une (auto)ironie sereine. Les *Essais* sont une oeuvre originale, à la fois une prospection du moi, une réflexion philosophique et un récit autobiographique. Ils reflètent une nouvelle étape dans la constitution de la prose française moderne en apportant un nouveau concept de l'individu et du sujet parlant/narrateur, une nouvelle approche de la réalité, une langue nouvelle, souple, apte à embrasser le mouvement de la pensée en cours.

De la présomption, II, xvii

Je suis d'une taille un peu au-dessous de la moyenne. Ce défaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité, à ceux même qui ont des commandements et des charges, car l'autorité que donne une belle présence et majesté corporelle en est à dire. (...)

J'ai au demeurant la taille forte et ramassée ; le visage non pas gras, mais plein ; la complexion entre le jovial et le mélancolique, moyennement sanguine et chaude,

Unde rigent setis mihi crura et pectora villis :

la santé forte et allègre, jusque bien avant en mon âge rarement troublée par les maladies. J'étais tel ; car je ne me considère pas à cette heure que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant piéça franchi les quarante ans :

Minutatim vires et robur adultum

Frangit, et in partem pejorem liquitur aetas.

Ce que je serai dorénavant, ce ne sera plus qu'un demi-être, ce ne sera plus moi ; je m'échappe tous les jours et me dérobe à moi :

Singula de nobis anni praedantur euntes.

D'adresse et de disposition, je n'en ai point eu ; et si suis fils d'un père très dispos, et d'une allégresse qui lui dura jusques à son extrême vieillesse. Il ne trouva guère homme de sa condition qui s'égalât à lui en tout exercice de corps : comme je n'en ai trouvé guère aucun qui ne me surmontât, sauf au courir (en quoi j'étais des médiocres). De la musique, ni pour la voix, que j'y ai très inepte, ni pour les instruments, on ne m'y a jamais su rien apprendre. A la danse, à la paume, à la lutte, à nager, à escrimer, à voltiger et à sauter, nulle du tout. Les mains, je les ai si gourdes que je ne sais pas écrire seulement pour moi : de façon que, ce que j'ai barbouillé, j'aime mieux : je me sens peser aux écoutants ; autrement bon clerc. Je ne sais pas clore à droit une lettre, ni ne sus jamais tailler plume, ni trancher à table, qui vaille, ni équiper un cheval de son harnais, ni porter à point un oiseau et le lâcher, ni parler aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux.

Mes conditions corporelles sont, en somme, très bien accordantes à celles de l'âme. Il n'y a rien d'allègre : il y a seulement une vigueur pleine et ferme. Je dure bien à la peine ; mais j'y dure si je m'y porte moi-même, et autant que mon désir m'y conduit,

Molliter austerum studio fallente laborem.

Autrement, si je n'y suis alléché par quelque plaisir, et si j'ai autre guide que ma pure et libre volonté, je n'y vauz rien. Car j'en suis là que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoi je veuille ronger mes ongles et que je veuille acheter au prix du tourment d'esprit et de la contrainte,

Tanti mihi non sit opaci

Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum.

extrêmement oisif, extrêmement libre, et par nature et par art. Je prêterais aussi volontiers mon sang que mon soin.

Apologie, II, xii

Il est utile de comparer ce texte sur le vertige à celui de Pascal sur la *Disproportion de l'homme*. L'analyse de Montaigne vise l'examen des limites de la raison et de la rationalité, alors que Pascal utilise une argumentation de facture rationnelle pour provoquer un vertige existentiel. C'est une des différences entre la sensibilité de la Renaissance et celle du baroque.

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de mer clairesemés, qui soit suspendue au haut des tours Notre-Dame de Paris : il verra par raison évidente qu'il est impossible qu'il en tombe ; et si ne se saurait garder (s'il n'a accoutumé le métier des recouvreurs) que la vue de cette hauteur extrême ne l'épouvante et ne le transisse. Car nous avons assez affaire de nous assurer aux galeries qui sont en nos clochers, si elles sont façonnées à jour, encore qu'elles soient de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensée. Qu'on jette une poutre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme nous ferions, si elle était à terre. J'ai souvent essayé cela, en nos montagnes de deçà (et si suis de ceux qui ne s'effraient que médiocrement de telles choses), que je ne pouvais souffrir la vue de cette profondeur infinie sans horreur et tremblement de jarrets et de cuisses, encore qu'il s'en fallût bien ma longueur que je ne fusse du tout au bord, et n'eusse su choir si je ne me fusse porté à escient au danger. J'y remarquai aussi, quelque hauteur qu'il y eût, pourvu qu'en cette pente il s'y présentât un arbre ou bosse de rocher pour soutenir un peu la vue et la diviser, que cela nous allège et donne assurance, comme si c'était chose de quoi, à la chute, nous pussions recevoir secours ; mais que les précipices coupés et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoiement de tête : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit* ; qui est une évidente imposture de la vue. Ce beau philosophe se creva les yeux pour décharger l'âme de la débauche qu'elle en recevait, et pouvoir philosopher plus en liberté.

Mais, à ce compte, il se devait aussi faire étouper les oreilles, que Théophraste dit être le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se devait priver enfin de tous les autres sens, c'est-à-dire de son être et de sa vie. Car ils ont tous cette puissance de commander notre discours et notre âme. *Fit etiam saepe specie quadam, saepe vocum gravitate et cantibus, et pellantur animi vehementius ; saepe etiam cura et timore*. Les médecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent par aucuns sons et instruments jusques à la fureur. J'en ai vu qui ne pouvaient ouïr ronger un os sous leur table sans perdre patience ; et n'est guère homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer ; comme, à ouïr mâcher près de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ait le passage du gosier ou du nez empêché, plusieurs s'en émeuvent jusques à la colère et la haine.

De l'amitié, I, xxviii

(en italique : citations latines de Montaigne traduites en français)

Voici un des points cardinaux des *Essais*. L'ami, emporté par la mort, laisse un vide existentiel qu'il faut combler. Cet ami est Étienne de la Boétie (1530–1563), auteur du *Discours de la servitude volontaire*.

Considérant la conduite de la besogne d'un peintre que j'ai, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit et milieu de chaque paroi, pour y loger un tableau élaboré de toute sa suffisance ; et, le vide tout autour, il le remplit de grotesques, qui sont peintures fantasmagoriques, n'ayant grâce qu'en la variété et étrangeté.

Que sont-ce ici aussi, à la vérité, que grotesques et corps monstrueux, rapiécés de divers membres, sans certaine figure, n'ayant ordre, suite ni proportion que fortuite ?

« *C'est le buste d'une belle femme qui finit en queue de poisson.* »

Je vais bien jusques à ce second point avec mon peintre, mais je demeure court en l'autre et meilleure partie ; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poli et formé selon l'art. Je me suis avisé d'en emprunter un d'Étienne de la Boétie, qui honorera tout le reste de cette besogne. C'est un discours auquel il donna nom *La Servitude volontaire* ; mais ceux qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebaptisé *Le Contre Un*. Il l'écrivit par manière d'essai, en sa première jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court piéça des mains des gens d'entendement, non sans bien grande et méritée recommandation : car il est gentil, et plein ce qu'il est possible. Si y a-t-il bien à dire que ce ne soit le mieux qu'il pût faire ; et si, en l'âge que je l'ai connu, plus avancé, il eût pris un tel dessein que le mien de mettre par écrit ses fantaisies, nous verrions plusieurs choses rares et qui nous approcheraient bien près de l'honneur de l'Antiquité ; car, notamment en cette partie des dons de nature, je n'en connais point qui lui soit comparable. Mais il n'est demeuré de lui que ce discours, encore par rencontre, et crois qu'il ne le vit jamais depuis qu'il lui échappa, et quelques mémoires sur cet édit de Janvier, fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encore ailleurs peut-être leur place. C'est tout ce que j'ai pu recouvrer de ses reliques, moi qu'il laissa, d'une si amoureuse recommandation, la mort entre les dents, par son testament, héritier de sa bibliothèque et de ses papiers, outre le livret de ses oeuvres que j'ai fait mettre en lumière. Et si suis obligé particulièrement à cette pièce, d'autant qu'elle a servi de moyen à notre première accointance.

Car elle me fut montrée longue pièce avant que je l'eusse vu, et me donna la première connaissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous

avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entière et si parfaite que certainement il ne s'en lit guère de pareilles ; et, entre nos hommes, il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontres à la bâtir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles.

Il n'est rien à quoi il semble que nature nous ait plus acheminé qu'à la société. Et dit Aristote que les bons législateurs ont eu plus de soin de l'amitié que de la justice. Or le dernier point de sa perfection est celui-ci.

Car, en général, toutes celles que la volupté ou le profit, le besoin public ou privé forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et généreuses, et d'autant moins amitiés, qu'elles mêlent autre cause et but et fruit en l'amitié, qu'elle-même. Ni ces quatre espèces anciennes : naturelle, sociale, hospitalière, vénérienne, particulièrement n'y conviennent, ni conjointement. Des enfants aux pères, c'est plutôt respect. L'amitié se nourrit de communication qui ne peut se trouver entre eux, pour la trop grande disparité, et offenserait à l'aventure les devoirs de nature. Car ni toutes les secrètes pensées des pères ne se peuvent communiquer aux enfants pour n'y engendrer une messéante privauté, ni les avertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourraient exercer des enfants aux pères. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tuaient leurs pères, et d'autres où les pères tuaient leurs enfants, pour éviter l'empêchement qu'ils se peuvent quelquefois entreporter, et naturellement l'un dépend de la ruine de l'autre. Il s'est trouvé des philosophes dédaignant cette couture naturelle, témoin Aristippe : quand on le pressait de l'affection qu'il devait à ses enfants pour être sortis de lui, il se mit à cracher, disant que cela en était aussi bien sorti ; que nous engendrions bien des poux et des vers. Et cet autre, que Plutarque voulait induire à s'accorder avec son frère : « *Je n'en fais pas, dit-il, plus grand état pour être sorti de même trou.* » C'est, à la vérité, un beau nom et plein de dilection que le nom de frère, et à cette cause en fimes-nous, lui et moi, notre alliance. Mais ce mélange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela détrempe merveilleusement et relâche cette soudure fraternelle. Les frères ayant à conduire le progrès de leur avancement en même sentier et même train, il est force qu'ils se heurtent et choquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendre ces vraies et parfaites amitiés, pour quoi se trouvera-t-elle en ceux-ci ? Le père et le fils peuvent être de complexion entièrement éloignée, et les frères aussi. C'est mon fils, c'est mon parent, mais c'est un homme farouche, un méchant ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiés que la loi et l'obligation naturelle nous commandent, il y a d'autant moins de notre choix et liberté volontaire. Et notre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que je n'aie essayé

de ce côté-là tout ce qui en peut-être, ayant eu le meilleur père qui fut jamais, et le plus indulgent, jusques à son extrême vieillesse, et étant d'une famille fameuse de père en fils, et exemplaires en cette partie de la concorde fraternelle. « *Connu moi-même pour mon affection paternelle à l'égard de mes frères.* » D'y comparer l'affection envers les femmes, quoiqu'elle naisse de notre choix, on ne peut, ni la loger en ce rôle. Son feu, je le confesse, « *Car je ne suis pas inconnu de la déesse qui mêle une douce amertume aux tourments amoureux.* », est plus actif, plus cuisant et plus âpre. Mais c'est un feu téméraire et volage, ondoyant et divers, feu de fièvre, sujet à accès et remises, et qui ne nous tient qu'à un coin. En l'amitié, c'est une chaleur générale et universelle, tempérée au demeurant et égale, une chaleur constante et rassise, toute douceur et polissure, qui n'a rien d'âpre et de poignant. Qui plus est, en l'amour ce n'est qu'un désir forcené après ce qui nous fuit : « *Tel le coeur poursuit le lièvre par le froid, par le chaud, dans la montagne et dans la vouée.* Je méprise une fois pris et ne le désire que *tant qu'il fuit.* »

Aussitôt qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est-à-dire en la convenance des volontés, il s'évanouit et s'alanguit. La jouissance le perd, comme ayant la fin corporelle et sujette à satiété. L'amitié, au rebours, est joie à mesure qu'elle est désirée, ne s'élève, se nourrit, ni ne prend accroissance qu'en la jouissance comme étant spirituelle, et l'âme s'affinant par l'usage. Sous cette parfaite amitié, ces affections volages ont autrefois trouvé place chez moi, afin que je ne parle de lui, qui n'en confesse que trop par ces vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moi en connaissance l'une de l'autre ; mais en comparaison jamais : la première maintenant sa route d'un vol hautain et superbe, et regardant dédaigneusement celle-ci passer ses pointes bien loin au-dessous d'elle.

Quant aux mariages, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre (sa durée étant contrainte et forcée, dépendant d'ailleurs que de notre vouloir) ; et marché qui ordinairement se fait à autres fins, il y survient mille fusées étrangères à démêler parmi, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vive affection ; là où, en l'amitié, il n'y a affaire ni commerce que d'elle-même. Joint qu'à dire vrai, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour répondre à cette conférence et communication, nourrice de cette sainte couture ; ni leur âme ne semble assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un noeud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvait dresser une telle accointance, libre et volontaire, où non seulement les âmes eussent cette entière jouissance, mais encore où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fût engagé tout entier, il est certain que l'amitié en serait plus pleine et plus comble. Mais ce sexe par nul exemple n'y est encore pu arriver, et par le commun consentement des écoles anciennes en est rejeté.

Et cette autre licence grecque est justement abhorrée par nos moeurs. Laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si nécessaire disparité d'âges et différences d'offices entre les amants, ne répondait non plus assez à la parfaite union et convenance qu'ici nous demandons : « *Qu'est-ce en effet que cet amour d'amitié ? Pourquoi personne n'aime-t'il un jeune homme laid, ni un beau vieillard ?* » Car la peinture même qu'en fait l'Académie ne me désavouera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : que cette première fureur inspirée par le fils de Vénus au coeur de l'amant sur l'objet de la fleur d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnés efforts que peut produire une ardeur immodérée, était simplement fondée en une beauté externe, fausse image de la génération corporelle. Car en l'esprit elle ne pouvait, duquel la montre était encore cachée, qui n'était qu'en sa naissance, et avant l'âge de germer.

(...) Je reviens à ma description, de façon plus équitable et plus équable : Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions tous deux hommes faits, et lui plus de quelques années, elle n'avait point à perdre temps et à se régler aux patronelles amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation. Celle-ci n'a point d'autre idée que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soi. Ce n'est pas une spéciale considération, ni deux, ni trois, ni quatre, ni mille : c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce mélange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne ; qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ni qui fût ou sien, ou mien.

Quand Lélius, en présence des consuls romains, lesquels, après la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuivaient tous ceux qui avaient été de son intelligence, vint à s'enquérir de Caius Blossius (qui était le principal de ses amis) combien il eût voulu faire pour lui, et qu'il eut répondu : « Toutes choses. – Comment, toutes choses ? suivit-il. Et quoi, s'il t'eût commandé de mettre le feu en nos temples ? – Il ne me l'eût jamais commandé, répliqua Blossius. – Mais s'il l'eût fait ? ajouta Lélius. – J'y eusse obéi, répondit-il. »

(...) Les amitiés communes, on les peut départir ; on peut aimer en celui-ci la beauté, en cet autre la facilité de ses moeurs, en l'autre la libéralité, en celui-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste ; mais cette amitié qui possède l'âme et la régente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en même temps demandaient à être secourus, auquel courriez-vous ? S'ils requéraient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous ? Si l'un

commettait à votre silence chose qui fût utile à l'autre de savoir, comment vous en démêleriez-vous ? L'unique et principale amitié découd toutes autres obligations.

Le secret que j'ai juré ne déceler à nul autre, je le puis, sans parjure, communiquer à celui qui n'est pas autre : c'est moi. C'est un assez grand miracle de se doubler ; et n'en connaissent pas la hauteur, ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extrême, qui a son pareil : et qui présupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, et qu'ils s'entraînent et m'aiment autant que je les aime, il multiplie en confrérie la chose la plus une et unie, et de quoi une seule est encore la plus rare à trouver au monde.

(...) L'ancien Ménandre disait celui-là heureux, qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un ami. Il avait certes raison de le dire, même s'il en avait tâté. Car, à la vérité, si je compare tout le reste de ma vie, quoi qu'avec la grâce de Dieu je l'aie passée douce, aisée et, sauf la perte d'un tel ami, exempte d'affliction pesante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en paiement mes commodités naturelles et originelles sans en rechercher d'autres ; si je la compare, dis-je, toute aux quatre années qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis, « *Jour, qui sera toujours cruel pour moi et toujours honoré (telle a été votre volonté, à Dieux !)* » je ne fais que traîner languissant ; et les plaisirs même qui s'offrent à moi, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout ; il me semble que je lui dérobe sa part, « *J'ai décidé qu'il ne m'était plus permis de jouir d'aucun plaisir, maintenant que je n'ai plus celui qui partageait ma vie.* » J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demi. « *Si un destin prématuré m'a enlevé cette moitié de mon âme, à quoi bon m'attarder, moi l'autre moitié, qui n'ai plus une valeur égale et qui ne survit pas tout entier ? Ce jour a conduit à sa perte l'une et l'autre.* » Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire comme si eût-il bien fait à moi. Car, de même qu'il me surpassait d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisait-il au devoir de l'amitié. « *Peut-il y avoir de la honte ou de la mesure dans le regret d'une tête si chère ?* » « *O malheureux que je suis, mon frère, de t'avoir perdu.* » Avec toi ont péri toutes les joies que ta tendre affection entretenait dans ma vie. En mourant, tu as brisé tout mon bonheur, mon frère. Avec toi, notre âme tout entière a été ensevelie, et par suite de ta mort j'ai chassé de mon coeur mes études et toutes les délices de mon esprit. Ne te parlerai-je plus ? Ne t'entendrai-je plus me parler ? Jamais je ne te verrai plus, frère, que j'aimais mieux que la vie. Du moins je t'aimerai toujours ! Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans. Parce que j'ai trouvé que cet ouvrage a été depuis mis en lumière, et à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler et changer

l'état de notre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont mêlé à d'autres écrits de leur farine, je me suis dédit de le loger ici. Et afin que la mémoire de l'auteur n'en soit intéressée en l'endroit de ceux qui n'ont pu connaître de près ses opinions et ses actions, je les avise que ce sujet fut traité par lui en son enfance, par manière d'exercitation seulement, comme sujet vulgaire et tracassé en mille endroits des livres. Je ne fais nul doute qu'il ne crût ce qu'il écrivait ; car il était assez consciencieux pour ne mentir pas même en se jouant. Et sais davantage que, s'il eût eu à choisir, il eût mieux aimé être né à Venise qu'à Sarlat ; et avec raison. Mais il avait une autre maxime souverainement empreinte en son âme, d'obéir et de se soumettre très religieusement aux lois sous lesquelles il était né. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ni plus affectionné au repos de son pays, ni plus ennemi des remuements et nouvelletés de son temps. Il eût bien plutôt employé sa suffisance à les éteindre, qu'à leur fournir de quoi les émouvoir davantage. Il avait son esprit moulé au patron d'autres siècles que ceux-ci. Or, en échange de cet ouvrage sérieux, j'en substituerai un autre, produit en cette même saison de son âge, plus gaillard et plus enjoué. Ce sont sonnets que le sieur de Poifferré, homme d'affaires et d'entendement, qui le connaissait longtemps avant moi, a retrouvés par fortune chez lui, et me les vient d'envoyer : de quoi je lui suis très obligé, et souhaiterais que d'autres. Qui détiennent plusieurs lopins de ses écrits, par-ci, par-là, en fissent de même.

Des Cannibales, I, xxxi

(en italique : citations latines de Montaigne traduites en français)

Voici une réflexion « moderne » sur la relativité des cultures, suscitée par la découverte du Nouveau Monde et la colonisation européenne qui entre en contact avec la culture amérindienne, en l'occurrence celle des Tupis du Brésil. Montaigne a pu rencontrer trois d'entre eux à Rouen, en 1562, lors de leur présentation au roi Charles IX. La notion de barbarie est le point de départ de la critique de la prétendue supériorité européenne. S'y joint un autre filon argumentatif. Pour Montaigne, l'Amérique représente la jeunesse du monde, autrement dit, elle est ce que l'Europe avait été dans l'antiquité, y compris les vertus civilisationnelles.

Quand le roi Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut reconnu l'ordonnance de l'armée que les Romains lui envoyaient au-devant : « Je ne sais, dit-il, quels barbares sont ceux-ci (car les Grecs appelaient ainsi toutes les nations étrangères), mais la disposition de cette armée que je vois, n'est aucunement barbare. » Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur pays et Philippe, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain en son royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voilà comment il se faut garder de s'attarder aux opinions vulgaires, et les faut juger par la voix de la raison, non par la voix commune.

J'ai eu longtemps avec moi un homme qui avait demeuré dix ou douze ans en cet autre monde, qui a été découvert en notre siècle, en l'endroit où Villegagnon prit terre, qu'il surnomma la France Antarctique.

Cette découverte d'un pays infini semble être de considération. Je ne sais si je me puis répondre qu'il ne s'en fasse à l'avenir quelqu'autre, tant de personnages plus grands que nous ayant été trompés en celle-ci. J'ai peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais n'étreignons que du vent.

(...) Cet homme que j'avais, était homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre véritable témoignage ; car les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent ; et pour faire valoir leur interprétation et la persuader, ils ne se peuvent farder d'altérer un peu l'Histoire ; ils ne vous représentent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont plu ; et, pour donner crédit à leur jugement et vous y attirer, prêtent volontiers de ce côté-là à la matière, l'allongent et l'amplifient. Ou il faut un homme très fidèle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoi bâtir et donner de la vraisemblance à des inventions fausses, et qui n'ait rien épousé. Le mien était tel ; et, outre cela, il m'a fait voir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avait connus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquérir de ce que les cosmographes en disent.

Il nous faudrait des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils veulent jouir de ce privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il sait, et autant qu'il en sait, non en cela seulement, mais en tous autres sujets : car tel peut avoir quelque particulière science ou expérience de la nature d'une rivière ou d'une fontaine, qui ne sait au reste que ce que chacun sait. Il entreprendra toutefois, pour faire courir ce petit lopin, d'écrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommodités.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits : là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et

détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées à sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions que nous l'avons du tout étouffée. Si est-ce que, partout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprises. « *Le lierre pousse mieux spontanément, l'arboulier croit plus beau dans les antres solitaires, et les oiseaux chantent plus doucement sans aucun art.* »

Tous nos efforts ne peuvent seulement arriver à représenter le nid du moindre oiselet, sa contexture, sa beauté et l'utilité de son usage, non pas la tissure de la chétive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites par la nature ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière.

Ces nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir reçu fort peu de leçon de l'esprit humain, et être encore fort voisines de leur naïveté originelle. Les lois naturelles leur commandent encore, fort peu abâtardies par les nôtres ; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois déplaisir de quoi la connaissance n'en soit venue plus tôt, du temps qu'il y avait des hommes qui en eussent su mieux juger que nous. Il me déplaît que Lycurgue et Platon ne l'aient eue ; car il me semble que ce que nous voyons par expérience, en ces nations, surpasse non seulement toutes les peintures de quoi la poésie a embelli l'âge doré et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le désir même de la philosophie. Ils n'ont pu imaginer une naïveté si pure et simple, comme nous la voyons par expérience ; ni n'ont pu croire que notre société se peut maintenir avec si peu d'artifice et de soudure humaine. C'est une nation, dirais-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espèce de trafic ; nulle connaissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ni de supériorité politique ; nuls usages de service, de richesse ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations qu'oisives ; nul respect de parenté que commun ; nuls vêtements ; nulle agriculture ; nul métal ; nul usage de vin ou de blé. Les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, le pardon, inouïes.

Combien trouverait-il la république qu'il a imaginée éloignée de cette perfection : « *des hommes fraîchement formés par les dieux* ». « *Voilà les premières règles que la Nature donna.* »

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays très plaisante et bien tempérée ; de façon qu'à ce que m'ont dit mes témoins, il est rare d'y voir un homme malade ; et m'ont assuré n'en y avoir vu aucun tremblant, chassieux, édenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermés du côté de la terre de grandes et hautes montagnes, ayant, entre-deux, cent lieues ou environ d'étendue en large. Ils ont grande abondance de poissons et les mangent sans autre artifice que de les cuire, de chairs qui n'ont aucune ressemblance aux nôtres. Le premier qui y mena un cheval, quoiqu'il les eût pratiqués à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuèrent à coups de trait, avant que le pouvoir reconnaître. Leurs bâtiments sont fort longs, et capables de deux ou trois cents armes, étoffés d'écorce de grands arbres, tenant à terre par un bout et se soutenant et appuyant l'un contre l'autre par le faîte, à la mode d'aucunes de nos granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, et sert de flanc. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent, et en font leurs épées et des grils à cuire leur viande. Leurs lits sont d'un tissu de coton, suspendus contre le toit, comme ceux de nos navires, à chacun le sien ; car les femmes couchent à part des maris. Ils se lèvent avec le soleil, et mangent soudain après s'être levés, pour toute la journée ; car ils ne font autre repas que celui-là.

Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dit de quelques autres peuples d'Orient, qui buvaient hors du manger ; ils boivent à plusieurs fois sur jour, et d'autant. Leur breuvage est fait de quelque racine, et est de la couleur de nos vins claires. Ils ne le boivent que tiède ; ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours ; il a le goût un peu piquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomac, et laxatif à ceux qui ne l'ont accoutumé ; c'est une boisson très agréable à qui y est duit. Au lieu du pain, ils usent d'une certaine matière blanche, comme du coriandre, confit. J'en ai tâté : le goût en est doux et un peu fade. Toute la journée se passe à danser. Les plus jeunes vont à la chasse des bêtes à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusent cependant à chauffer leur breuvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, prêche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à l'autre et redisant une même clause à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ait achevé le tour (car ce sont bâtiments, qui ont bien cent pas de longueur). Il ne leur recommande que deux choses : la vaillance contre les ennemis et l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer cette obligation, pour leur refrain, que ce sont elles qui leur

maintiennent leur boisson tiède et assaisonnée. Il se voit en plusieurs lieux, et entre autres chez moi, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs épées et bracelets de bois de quoi ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes, ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soutiennent la cadence en leur danser. Ils sont ras partout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croient les âmes éternelles, et celles qui ont bien mérité des dieux, être logées à l'endroit du ciel où le soleil se lève ; les maudites, du côté de l'Occident.

Ils ont je ne sais quels prêtres et prophètes, qui se présentent bien rarement au peuple, ayant leur demeure aux montagnes. A leur arrivée, il se fait une grande fête et assemblée solennelle de plusieurs villages (chaque grange, comme je l'ai décrite, fait un village, et sont environ à une lieue française l'une de l'autre). Ce prophète parle à eux en public, les exhortant à la vertu et à leur devoir ; mais toute leur science éthique ne contient que ces deux articles, de la résolution à la guerre et affection à leurs femmes. Celui-ci leur pronostique les choses à venir et les événements qu'ils doivent espérer de leurs entreprises, les achemine ou détourne de la guerre ; mais c'est par tel si que, où il faut à bien deviner, et s'il leur advient autrement qu'il ne leur a prédit, il est haché en mille pièces s'ils l'attrapent, et condamné pour faux prophète. A cette cause, celui qui s'est une fois mécompte, on ne le voit plus. C'est don de Dieu que la divination ; voilà pourquoi ce devrait être une imposture punissable d'en abuser.

Entre les Scythes, quand les devins avaient failli de rencontre, on les couchait, enforcés de pieds et de mains, sur des chariotes pleines de bruyère, tirées par des boeufs, en quoi on les faisait brûler. Ceux qui manient les choses sujettes à la conduite de l'humaine suffisance, sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent. Mais ces autres, qui nous viennent pipant des assurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de notre connaissance, faut-il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effet de leur promesse, et de la témérité de leur imposture ? Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au-delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois, apointées par un bout, à la mode des langues de nos épieux. C'est chose émerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de déroutes et d'effroi, ils ne savent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissances ; il attache une corde à l'un des bras

du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient éloigné de quelques pas, de peur d'en être offensé, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisaient anciennement les Scythes ; c'est pour représenter une extrême vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayant aperçu que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient, qui était de les enterrer jusques à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de trait, et les pendre après, ils pensèrent que ces gens ici de l'autre monde, comme ceux qui avaient exué la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre celle-ci. Je ne suis pas marri que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveugles aux nôtres. Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant qu'à le manger mort, à déchirer par tourments et par gênes un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et, qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé.

Chryssippe et Zénon, chefs de la secte stoïque ; ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir de notre charogne à quoi que ce fut pour notre besoin, et d'en tirer de la nourriture ; comme nos ancêtres, étant assiégés par César en la ville de Alésia, se résolurent de soutenir la faim de ce siège par les corps des vieillards, des femmes et d'autres personnes inutiles au combat. « *Les Gascons, dit-on, s'étant servis de tels aliments, prolongèrent leur vie.* » Et les médecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour notre santé ; soit pour l'appliquer au-dedans ou au-dehors ; mais il ne se trouva jamais aucune opinion si déréglée qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison, mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et généreuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir ; elle n'a autre fondement parmi eux que la seule jalousie de la vertu. Ils ne sont pas en débat de la conquête de

nouvelles terres, car ils jouissaient encore de cette liberté naturelle qui les fournit sans travail et sans peine de toutes choses nécessaires, en telle abondance qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encore en cet heureux point, de ne désirer qu'autant que leurs nécessités naturelles leur ordonnent ; tout ce qui est au-delà est superflu pour eux. Ils s'entre appellent généralement, ceux de même âge, frères ; enfants, ceux qui sont au-dessous ; et les vieillards sont pères à tous les autres. Ceux-ci laissent à leurs héritiers en commun cette possession de biens par indivis, sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures, les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montagnes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquêt du victorieux, c'est la gloire ; et l'avantage d'être demeuré maître en valeur et en vertu ; car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, et s'en retournent à leur pays, où ils n'ont faute d'aucune chose nécessaire, ni faute encore de cette grande partie, de savoir heureusement jouir de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceux-ci à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers autre rançon que la confession et reconnaissance d'être vaincus ; mais il ne s'en trouve pas un, en tout un siècle, qui n'aime mieux la mort que de relâcher, ni par contenance, ni de parole un seul point d'une grandeur de courage invincible ; il ne s'en voit aucun qui n'aime mieux être tué et mangé, que de requérir seulement de ne l'être pas. Ils les traitent en toute liberté, et leur fournissent de toutes les commodités de quoi ils se peuvent aviser, afin que la vie leur soit d'autant plus chère ; et les entretiennent communément des menaces de leur mort future, des tourments qu'ils y auront à souffrir, des apprêts qu'on dresse pour cet effet, du détranchement de leurs membres et du festin qui se fera à leurs dépens. Tout cela se fait pour cette seule fin d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaisée, ou de leur donner envie de s'enfuir, pour gagner cet avantage de les avoir épouvantés, et d'avoir fait force à leur constance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraie victoire : « *Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu.* »

Les Hongres [Hongrois], très belliqueux combattants, ne poursuivaient jadis leur pointe, outre avoir rendu l'ennemi à leur merci. Car, en ayant arraché cette confession, ils le laissaient aller sans offense, sans rançon, sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dès lors en avant contre eux. Assez d'avantages gagnons-nous sur nos ennemis, qui sont avantages empruntés, non pas nôtres. C'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras et les jambes raides ; c'est une qualité morte et corporelle que la disposition ; c'est un coup de la fortune de faire broncher notre ennemi et de lui éblouir les yeux par la lumière du soleil ; c'est un tour d'art et de science, et qui peut tomber en une personne lâche et de

néant, d'être suffisant à l'escrime. L'estimation et le prix d'un homme consiste au coeur et en la volonté ; c'est là où gît son vrai honneur ; la vaillance, c'est la fermeté non pas des jambes et des bras, mais du courage et de l'âme ; elle ne consiste pas en la valeur de notre cheval, ni de nos armes, mais en la nôtre. Celui qui tombe obstiné en son courage, « *S'il tombe, il combat à genoux.* » ; qui, pour quelque danger de la mort voisine, ne relâche aucun point de son assurance ; qui regarde encore, en rendant l'âme, son ennemi d'une vue ferme et dédaigneuse, il est battu non pas de nous, mais de la fortune ; il est tué, non pas vaincu. Les plus vaillants sont parfois, les plus infortunés.

Ainsi y a-t-il des pertes triomphantes à l'envi des victoires. Ni ces quatre victoires soeurs, les plus belles que le soleil ait jamais vues de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Mycale, de Sicile, osèrent jamais opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roi Léonidas et des siens, au pas des Thermopyles. Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie et plus ambitieuse au gain d'un combat, que le capitaine Ischclas à la perte ? Qui plus ingénieusement et curieusement s'est assuré de son salut, que lui de sa ruine ? Il était commis à défendre certain passage du Péloponnèse contre les Arcadiens. Pour quoi faire, se trouvant du tout incapable, vu la nature du lieu et inégalité des forces, et se résolvant que tout ce qui se présenterait aux ennemis, aurait la nécessité à y demeurer ; d'autre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité et du nom lacédémonien de faillir à sa charge ; il prit entre ces deux extrémités un moyen parti, de telle sorte. Les plus jeunes et dispos de sa troupe, il les conserva tous au service de leur pays, et les y renvoya ; et avec ceux desquels le défaut était moindre, il délibéra de soutenir ce pas, et, par leur mort, en faire acheter aux ennemis l'entrée la plus chère qu'il lui serait possible : comme il advint. Car, étant tantôt environné de toutes parts par les Arcadiens, après en avoir fait une grande boucherie, lui et les siens furent tous mis au fil de l'épée. Est-il quelque trophée assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieux dû à ces vaincus ? Le vrai vaincre a pour son rôle l'étourdir ; non pas le salut ; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre. Pour revenir à notre histoire, il s'en faut tant que ces prisonniers se rendent, pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaie ; ils pressent leurs maîtres de se hâter de les mettre en cette épreuve ; ils les défient, les injurient, leur reprochent leur lâcheté et le nombre des batailles perdues contre les leurs. J'ai une chanson faite par un prisonnier, où il y a ce trait : qu'ils viennent hardiment tous et s'assemblent pour dîner de lui ; car ils mangeront quant et quant leurs pères et leurs aïeux, qui ont servi d'aliment et de nourriture à son corps. « Ces

muscles, dit-il, cette chair et ces veines, ce sont les vôtres, pauvres fous que vous êtes ; vous ne reconnaissez pas que la substance des membres de vos ancêtres s’y tient encore : savourez-les bien, vous y trouverez le goût et votre propre chair. » Invention qui ne sent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourants, et qui représentent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceux qui le tuent et leur faisant la moue.

De vrai, ils ne cessent jusques au dernier soupir de les braver et défier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voilà des hommes bien sauvages ; car, ou il faut qu’ils le soient bien à bon escient, ou que nous le soyons ; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nôtre. Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d’autant plus grand nombre qu’ils sont en meilleure réputation de vaillance ; c’est une beauté remarquable en leurs mariages, que la même jalousie que nos femmes ont pour nous empêcher de l’amitié et bienveillance d’autres femmes, les leurs l’ont toute pareille pour la leur acquérir. Etant plus soigneuses de l’honneur de leurs maris que de toute autre chose, elles cherchent et mettent leur sollicitude à avoir le plus de compagnes qu’elles peuvent, d’autant que c’est un témoignage de la vertu du mari.

Les nôtres crieront au miracle ; ce ne l’est pas ; c’est une vertu proprement matrimoniale ; mais du plus haut étage. Et, en la Bible, Lia, Rachel, Sara et les femmes de Jacob fournirent leurs belles servantes à leurs maris ; et Livie seconda les appétits d’Auguste, à son intérêt ; et la femme du roi Dejotarus, Stratonique, prêta non seulement à l’usage de son mari une fort belle jeune fille de chambre qui la servait, mais en nourrit soigneusement les enfants, et leur fit épauler à succéder aux états de leur père. Et, afin qu’on ne pense point que tout ceci se fasse par une simple et servile obligation à leur usance et par l’impression de l’autorité de leur ancienne coutume, sans discours et sans jugement, et pour avoir l’âme si stupide que de ne pouvoir prendre autre parti, il faut alléguer quelques traits de leur suffisance. Outre celui que je viens de réciter de l’une de leurs chansons guerrières, j’en ai une autre, amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arrête-toi ; arrête-toi, couleuvre, afin que ma soeur tire sur le patron de ta peinture la façon et l’ouvrage d’un riche cordon que je puisse donner à m’amie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition préférée à tous les autres serpents. » Ce premier couplet, c’est le refrain de la chanson. Or j’ai assez de commerce avec la poésie pour juger ceci, que non seulement il n’y a rien de barbare en cette imagination, mais qu’elle est tout à fait anacréontique. Leur langage, au demeurant, c’est un doux langage et qui a le son agréable, retirant aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eux, ignorant combien coûtera un jour à leur repos et à leur bonheur la connaissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naîtra leur ruine, comme je présuppose qu'elle soit déjà avancée, bien misérables de s'être laissé piper au désir de la nouveleté, et avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre, furent à Rouen, du temps que le feu roi Charles neuvième y était. Le Roi parla à eux longtemps ; on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville. Après cela, quelqu'un en demanda leur avis, et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable ; ils répondirent trois choses, d'où j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri ; mais j'en ai encore deux en mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du Roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde), se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisisse plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander ; secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités, et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici nécessairement pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais j'avais un truchement qui me suivait si mal et qui était si empêché à recevoir mes imaginations par sa bêtise, que je n'en pus tirer guère de plaisir. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre ; de combien d'hommes il était suivi, il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en une telle espace, ce pouvait, être quatre ou cinq mille hommes ; si, hors la guerre, toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi, ils ne portent point de hauts-de-chausses.